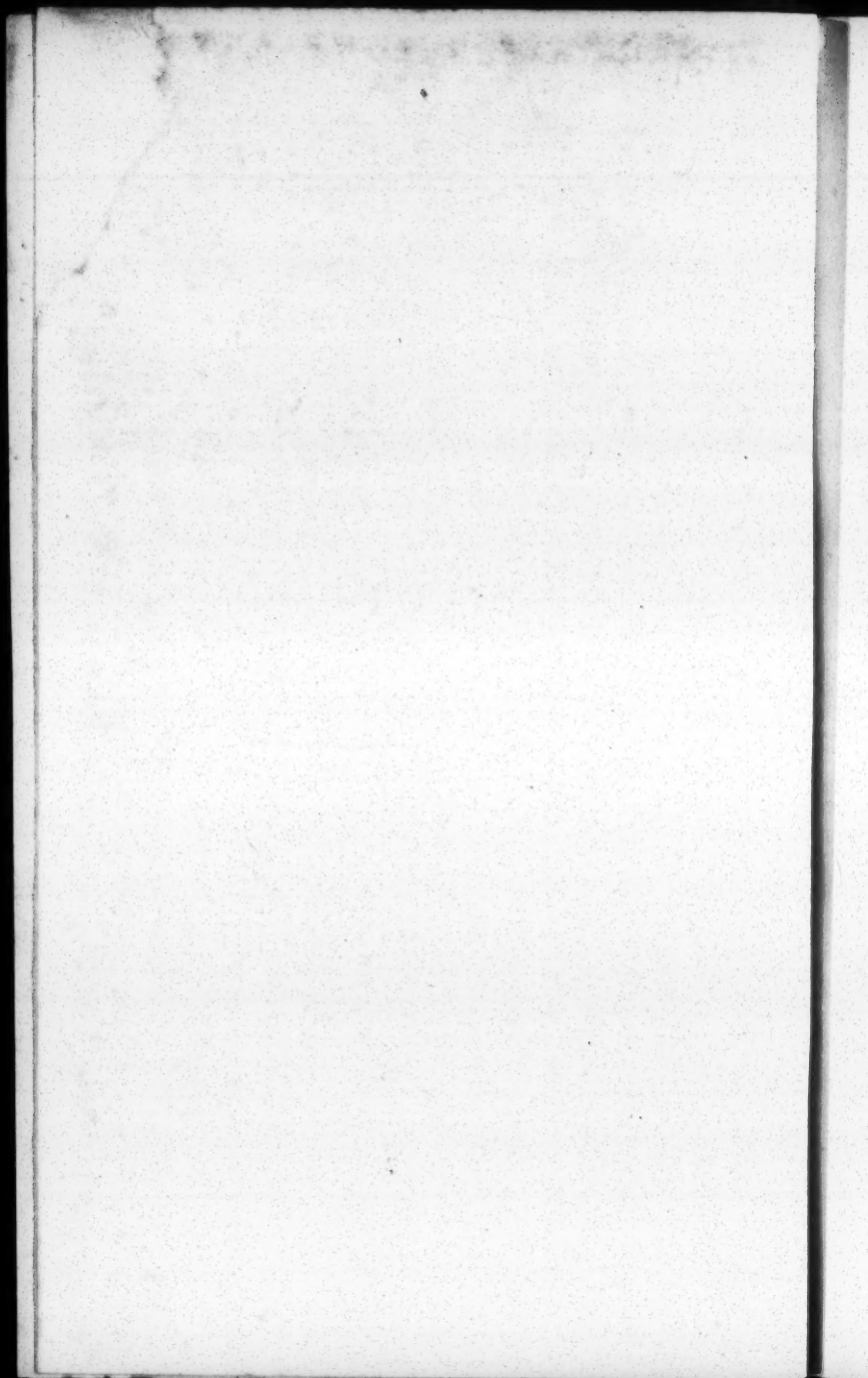


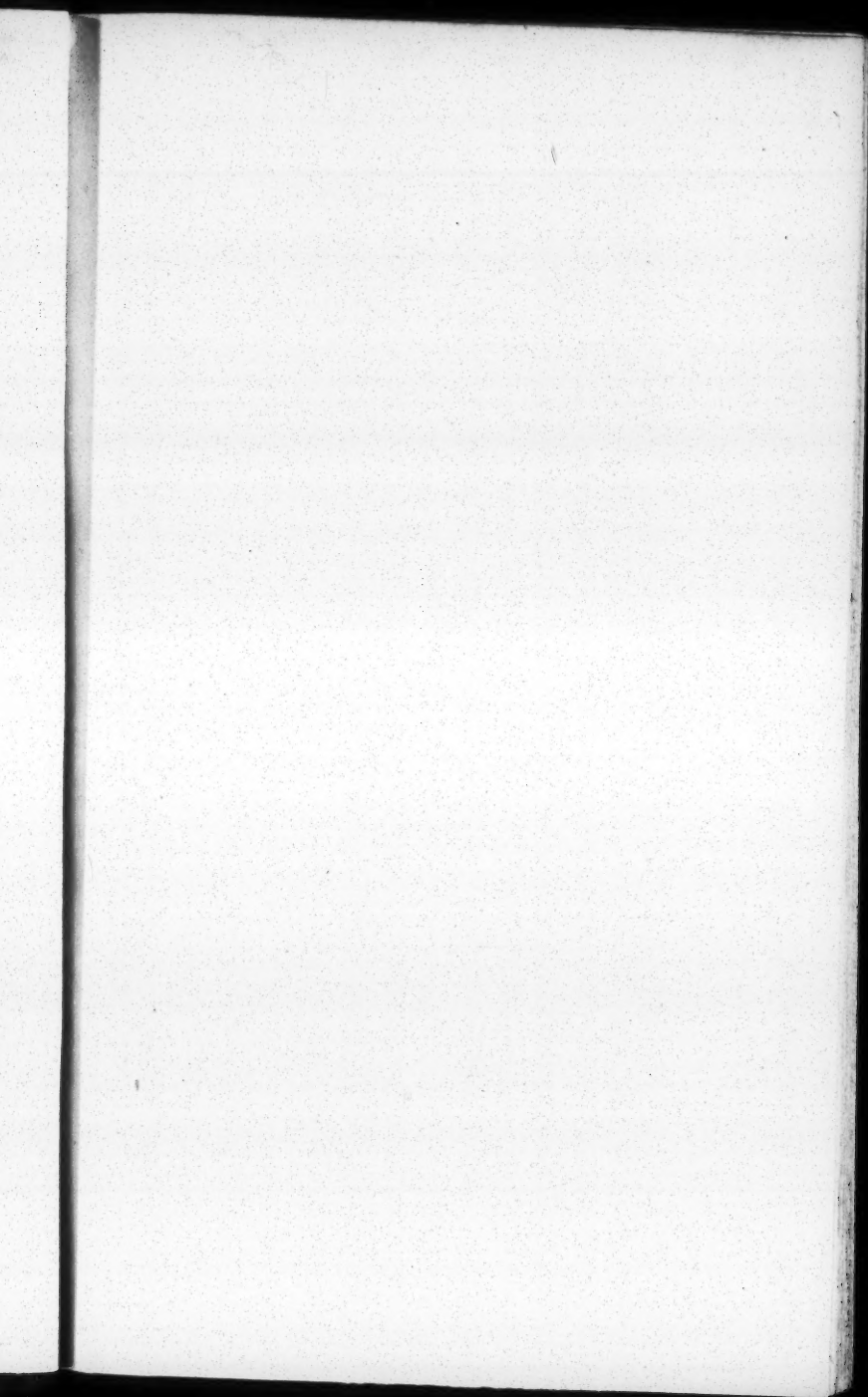
Œ U V R E S

D E

M^r. CAZOTTE.

TOME TROISIEME.





Lord impromptu. Frontispice Tome III.



Dunker sculp. 1787.

Œ U V R E S
BADINES ET MORALES

D E

Mr Cazotte.

NOUVELLE ÉDITION

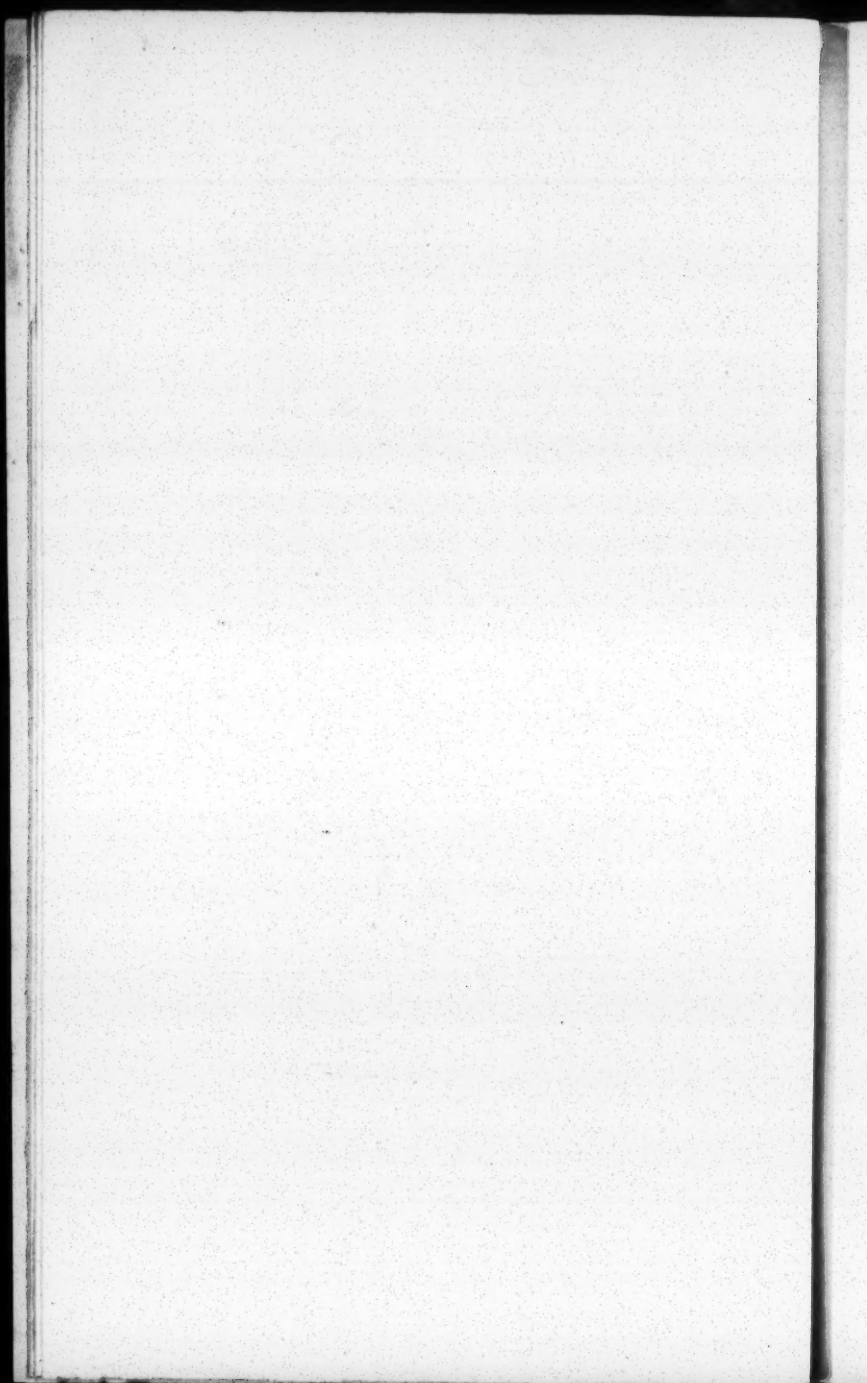
Corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



L O N D R E S.

1788.





LE LORD

IMPROMPTU.

NOUVELLE ROMANESQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

RICHARD O-BERTHON accomplissoit sa dix-huitième année. Il étudioit depuis l'âge de neuf dans la ville, puis à l'université d'Oxford, dans le dessein d'y prendre par la suite le bonnet de docteur. Ses dispositions naturelles, aidées du secours de ses maîtres, l'eussent peut-être rendu, par la suite, le flambeau de l'église Anglicane; mais une autre carrière devoit

l'entraîner. Rien n'égalait l'ingénuité, l'égalité, la flexibilité de son caractère, la douceur & la droiture de son ame; une heureuse physionomie annonçait tant de dons précieux. Sa taille, dans une médiocre hauteur, parfaitement prise, étoit aisée & légère; ses traits, peut-être trop réguliers, trop délicats pour ceux d'un homme, étoient relevés par une peau, des dents, des cheveux de la plus grande beauté. Il paroissoit né sensible; mais on ne distinguoit point en lui le germe de ces passions violentes, propres à troubler l'ame, ou à l'égarer. On lui fournissoit une somme modique exactement payée tous les ans; elle suffisoit aux frais de son entretien & de ses études, seuls objets dans lesquels son ambition étoit enfermée. En un mot, selon les apparences, l'aurore d'un avenir paisible sembloit

se lever pour lui sans nuages, lorsque le] chapelain d'un homme de qualité des environs d'Oxford entre tout-à-coup dans sa chambre, les yeux baignés de larmes. Ah ! mon pauvre Richard, lui dit-il, que vous êtes à plaindre ! vous avez tout perdu : Mistris Hallen est morte.

Mistris Hallen, veuve d'un brasseur de bierre de Southam, dans le comté de Warwick, peu riche & sans enfans, avoit élevé Richard ; elle fournissoit à son entretien à Oxford : le chapelain étoit leur ami commun.

A ce mot, Mistris Hallen est morte, (dont o-Berthon ne sentoit pas encore toutes les conséquences), il se rappelle les obligations qu'il a à cette femme, son ame s'émeut, son cœur se resserre, ses yeux se baignent de larmes.

Pleurez, pleurez, mon ami, lui

disoit le bon chapelain, en l'embrassant; j'aime ces preuves de votre excellent naturel, pleurez, ces larmes ne sont point suspectes: elles sont douces en comparaison de celles qu'il vous faut verser sur vous-même.

Qu'ai-je encore à regretter, disoit Richard, puisque j'ai perdu celle qui me tenoit lieu de mère?

Oui, mon enfant, repliqua le chapelain, elle vous en tenoit lieu, & personne ne la remplacera; vous êtes à la merci du siècle, de ce siècle endurci, où la charité est éteinte, où l'on ne distingue pas même les traces de l'humanité. Il faut sortir d'Oxford, mon ami. Quitter mes études, reprit Richard. Et qui vous mettroit en état de les continuer? disoit le chapelain. Lisez, lisez la lettre de l'avarice & dure héritière de Mistriss Hallen.

*A M. Borton, chapelain au château
de Woodstock.*

“ Je trouve, Monsieur, dans les
„ papiers de ma défunte sœur Mistrifs
„ Hallen beaucoup de vos lettres, &
„ entr’autres la dernière que vous avez
„ pris la peine de lui écrire, toujours
„ en demandant de l’argent pour un
„ jeune étudiant d’Oxford. La succe-
„ sion ne peut suffire à l’entretien d’un
„ sujet de cette espèce. Ma sœur s’est
„ fait beaucoup de tort & à nous,
„ par les extravagances qu’elle a faites
„ pour lui. Je suis étonnée, Monsieur,
„ qu’elle ait pu trouver un agent de
„ votre caractère, vous étiez fait pour
„ lui représenter. . . . Ici il y avoit
„ dans la lettre trois à quatre lignes
„ raturées. . . Quoiqu’il en soit, en
„ cessant tout commerce avec nous

„ à ce sujet , vous obligerez votre
„ servante ,

„ ANNE FLUST. „

Oh ciel ! s'écria Richard , en élevant les yeux , de quelle honte me vois-je environné ? & elle rejaillit même sur ma bienfaitrice !

Arrêtez , mon ami , dit le chapelain , c'est ici le moment de la vertu : oubliez ces infâmies , rappelez votre courage. J'ignore par quel motif Mistriss Hallen , qui ne s'en étoit jamais ouverte à moi , vous a fait élever pour un état auquel , naturellement , vous ne deviez pas être destiné ; mais en mourant , elle n'a fait aucun effort pour vous y soutenir : elle n'a jamais dit si vous lui apparteniez , ni qui vous pouviez être. Aujourd'hui , dénué de son secours , vous vous trouvez réduit à vous-même ; & rempli

des semences de vertu , comme vous l'êtes , la pauvreté & le besoin dont elle est suivie , sont seuls à redouter pour vous. Songez à les écarter , mon ami.... Et que ferai-je , Monsieur , repliqua Richard , à qui m'adresserai-je ? Vous êtes ma seule connoissance ; me destinant à un état sérieux , j'ai cherché à vivre dans le recueillement & la solitude. La familiarité des grands seigneurs , compagnons de mes études , m'étoit offerte : je l'ai repoussée , écartée de moi par le respect ; j'ai même évité le commerce avec mes égaux , pour ne point occasionner de jalousie ; je n'ai pas un ami.... Et quand vous en auriez de cette espèce , mon cher Richard , répondit le chapelain , de quelle ressource pourroient-ils vous être ? Vous vous en verriez négligé , abandonné , mon ami , & n'en feriez que plus malheureux. D'ailleurs , ce

font de jeunes gens , ils ne font pas libres de disposer de leur fortune , & s'ils vouloient vous secourir , ceux dont ils dépendent ne leur permettroient pas d'en faire un si noble usage. Vous avez lu des livres , mon ami : vous ne connoissez pas les hommes. L'Angleterre a produit dans les siècles précédens une race plus brute en apparence que celle-ci , mais elle avoit du naturel , de la franchise , de la bienfaisance. Nos Anglois d'aujourd'hui , sous des dehors plus civilisés , livrés au luxe , aux débauches & à l'avarice qui en est la suite , ont renoncé à l'humanité ; ils ont perdu jusqu'à ce sentiment généreux & éclairé qui les attacheoit à la liberté ; ils en ont au plus le fanatisme , & courent en aveugles au-devant de l'esclavage , pour se procurer les moyens de se soutenir dans le faste & le désordre. Ah ! mon ami ,
vous !

vous ! implorer les secours d'un duc , d'un lord , d'un baronnet ! Si vos heureuses qualités réveilloient dans l'un d'eux un instant de bienfaisance , l'oubli de vous-même , un enchaînement de basses complaisances pourroient seules vous maintenir dans sa faveur. Les gens placés entr'eux & le peuple , dévorés de l'ambition de les égaler par les titres , imitent , en attendant , leur corruption , nation dégradée , nation avilie , perdue ! Valez mieux qu'elle , mon ami , & ne comptez pas sur elle.....

Mais que deviendrai-je ? demandoit toujours o-Berthon , d'un air plus inquiet & plus triste.

J'ai déjà , reprit le chapelain , pesé tous les partis que je pourrois vous proposer. On vous présenteroit dans une maison riche pour être l'instructeur de quelque enfant de famille ;

mais dans l'âge de puberté, vous avez vous-même l'air d'un enfant, & vous n'obtiendrez point de confiance. Le parti des armes feroit bon, si l'on se battoit pour de meilleures causes ; mais l'Angleterre a des intérêts opposés aux querelles pour lesquelles on l'épuise d'hommes & d'argent. Il faut des protections pour obtenir le plus mince emploi, & des membres délicats, élevés dans l'ombre d'un collège, ne pourroient supporter les fatigues de l'état de simple soldat. Vous avez des sentimens, vous auriez de l'honneur ; vous les perdriez peut-être au milieu d'une troupe que l'on feroit marcher à l'ennemi à coups de bâton. Pour être soldat, mon ami, il faut avoir cinq pieds six pouces, de la vigueur, de la patience : tout le reste est inutile, & peut-être dangereux. Vous n'êtes point assez jeune pour commencer le métier

de matelot : les habitudes nécessaires aux gens de cet état doivent être prises dans la première enfance , & pour ainsi dire paîtries avec le sang. L'armateur n'envifageant que le gain dans les entreprises qu'il forme , tend toujours à l'économie : vous lui paroîtriez une bouche inutile dont il ne voudroit pas charger un de fes bâtimens. Vous pourriez encore apprendre un métier , mais il faut payer un apprentissage. Oh , mon enfant ! je tremble à vous dire l'unique moyen qui vous reste , pour vous procurer , au fein du meilleur pays qui soit au monde , ce que la terre donne libéralement sous les plus défavorables climats , à ces hommes vivant fans société & fans travaux , que l'on nomme sauvages ; il faut entrer en service..... Prendre la livrée , s'écria douloureusement Richard..... Oui , mon enfant , la livrée.....

LE LORD

La harangue du chapelain avoit pour but d'amener le jeune homme à cette chute désagréable, par une cascade moins escarpée; mais il n'y étoit pas préparé. Né sans orgueil, il avoit de l'élévation dans l'ame, & ne put se considérer sous la forme abjecte sous laquelle on vouloit le réduire, sans verser de nouveaux torrens de larmes. Le chapelain cherchoit à les effuyer, & ne les tarissoit pas.

Pourquoi vous effrayer, mon cher Richard? lui disoit-il. L'état que je propose est humiliant, mais vous n'avez pas à choisir, & la vertu ennoblit tout. Vous n'aurez point l'esprit domestique, vous vous attacherez à vos devoirs : devenu nécessaire à vos maîtres, ils prendront de l'inclination pour vous. Au lieu de mener la vie oisive de vos pareils, vous cultiverez dans le secret ces semences d'instruction,

le fruit de vos études ; peut-être aurez-vous un jour le sort de mon ami M. Pighman. Il servoit Sir Charles Herfford, notre envoyé à Constantinople ; la contagion si commune dans cette capitale, & un accident enlevèrent à ce ministre ses deux secrétaires. Sir Herfford avoit des dépêches importantes & secrètes à expédier ; il savoit que Pighman écrivoit bien, qu'il avoit de la discrétion & de l'honneur, il l'employa, en fut content. Que vous dirai-je, mon cher o-Berthon ? mon ami est aujourd'hui retiré dans le comté de Norfolk, avec cent livres sterling de pension, & l'estime de tous ceux qui le connoissent. Ayez du courage ; il en faut plus pour se plier que pour s'élever, surtout la pente y étant contraire ; mais conservez quelque chose du nerf qui va présider à votre décision, pour la suivre, & vous verrez

qu'on peut embrasser l'état le plus humble sans en être avili.

Le moyen proposé à Richard le révoltoit ; mais on lui en faisoit une nécessité ; son peu d'expérience l'empêchoit d'imaginer des ressources plus honnêtes ; il falloit se déterminer ; il prit le parti des âmes douces & confiantes , & foulant aux pieds son amour-propre , & même sa raison , il s'abandonna sans réserve à la conduite de son ami.

Il falloit prendre congé de l'Université , de ses hôtes , du peu de gens qu'il avoit connus à Oxford. Le chapelain l'aida à remplir ces petits devoirs : la mort d'une mère , & des affaires survenues étoient le prétexte du départ : il ne fut différé que jusqu'au soir. Richard ayant vendu ce qui devoit lui devenir inutile dans son nouvel état , monte en croupe derrière son ami , & se rend avec lui au château

de Voodstock. L'éclésiastique développe son plan, & lui fait part des mesures déjà prises pour en avancer l'exécution. Vous n'avez que vingt-cinq guinées, mon ami, ces ressources sont bien foibles, & vous ne pouvez trop vous presser de chercher condition. Eloignez-vous des environs d'Oxford : je n'ai pas besoin d'appuyer sur les motifs de cet avis. J'ai un parent pasteur du petit village de Buttorf, dans le comté de Devon, à quelques lieues d'Excester. Son bénéfice est peu considérable; mais il jouit de quelque considération dans le pays. Je lui ai déjà écrit à votre sujet, en l'instruisant de la partie de votre histoire qui peut l'intéresser en votre faveur; j'ai sa réponse, il espère vous placer : prenez mon cheval, & partez.

Richard arrivé à Buttorf, le pasteur le reçoit avec bonté; mais cette bonté

avoit quelque chose d'un peu humiliant pour celui qui en étoit l'objet. Mon pauvre garçon, lui disoit-on, on fera l'impossible pour vous. Les conditions sont rares; cependant il y aura bien du malheur, si quelque insolent laquais ne se fait chasser d'ici à deux mois d'une bonne maison de ce voisinage; présenté de ma main, je me flatte que vous serez reçu : ensuite vous dépendrez de votre façon de vous conduire.

Richard n'avoit pas prévu qu'il dût éprouver des difficultés ou des lenteurs, dans la poursuite d'un aussi mince emploi. Il demanda sérieusement au pasteur, s'il y avoit des Anglois parmi les domestiques attachés aux maisons dont on lui parloit. On n'en prend pas volontiers d'autres, lui répondit le pasteur. Cette réponse fut un nouveau sujet d'étonnement. Com-

ment trouvoit-on tant de gens empressés de servir au milieu d'un peuple libre ! Du fond de son Collège , il avoit considéré sa nation comme les citoyens de Sparte & de Rome , & comptoit peut-être les trouver entourés d'ilotes ou d'esclaves Capadociens.

Il en conclut que la prospérité générale d'un pays n'influe pas toujours sur tous les particuliers , & qu'il devoit y avoir en Angleterre beaucoup de gens aussi malheureux que lui : une nécessité absolue pouvant seule déterminer un homme à avilir , par le choix de sa condition , le plus beau titre qui soit au monde , celui de sujet de la Grande-Bretagne.

Voilà Richard logé à Buttorf , dans un mince cabaret , vivant assez mal , dépensant trop en proportion de ses facultés , & attendant l'effet des bontés de son nouveau protecteur. Trois

mois se passèrent dans cette situation chagrinante; les moyens pour s'y soutenir s'épuisoient. Il avoit vaqué des places, d'autres l'avoient prévenu. Il s'étoit fait présenter, il avoit paru trop délicat, trop foible. Enfin un matin le pasteur l'envoie chercher; mon ami, votre condition est trouvée : montez derrière ma voiture, nous allons à Clostern, chez Sir Thomas Nettling, baronnet; vous appartiendrez à milady, vous ne pouviez tomber en meilleure maison : la voiture étoit prête, ils partirent.

Sir Georges Nettling, baronnet, l'un des plus riches de cet ordre en Angleterre, âgé de quarante-cinq ans, n'avoit ni vices, ni vertus. Comme il donnoit volontiers, on démêloit aisément qu'il eût été généreux, s'il ne fût pas né trop riche; mais les flatteurs, les escrocs l'avoient entouré dans

sa jeunesse, & d'après des expériences faites sur ce cercle, il s'étoit persuadé que les hommes ne valaient pas la peine qu'on leur fît du bien par principes; aussi laissoit-il aller son argent plutôt qu'il ne le répandoit. Il avoit trop peu de fonds, trop de besoin des autres, pour être misanthrope, & se jetoit dans la société sans s'y livrer. Avec les gentilshommes de son voisinage, il tenoit table sans boire, & chassoit par air jusqu'à se fatiguer. Aux courses de chevaux, personne ne se montroit plus entêté, plus ardent, il parioit des sommes excessives, & apostroit un homme qui couvrit sa mise. Le jour il vivoit à Londres à la taverne, mais sobrement; la nuit on le voyoit dans toutes les maisons où il y avoit du jeu & des assemblées, avec un grand air d'intérêt, mais toujours sans conséquence. Au spectacle, il se mêloit

quelquefois avec le peuple pour faire le populaire, & dançoit au Wauxhall & à Renelagw, avec des grisettes, pour faire le libertin. Il se montrait à la cour pour faire l'homme de qualité, se méloit parmi les ducs & les lords, recherchoit leur familiarité par toutes fortes de voies, espérant qu'à la fin on le confondroit avec eux; mais il étoit le seul qui pût oublier la date de son ennoblissement: elle étoit trop fraîche. Membre de la chambre des communes, il étoit toujours vendu au ministère, quel qu'il fût. Tel étoit Sir Georges dans le public. Dans le particulier, son commerce étoit aisé. Il étoit bon dans son domestique, à quelques traits d'emportement près. Possédé de l'esprit de propriété, ce qui lui appartenoit doubloit de prix à ses yeux. Un cheval acheté trente guinées, en valoit soixante, après avoir passé huit

huit jours dans son écurie. Cet esprit se répandoit également sur ses domaines, sur sa famille, sur ses domestiques. Lady Nettling, son épouse, étoit le seul de ses biens sur lequel la propriété n'eût point répandu de fard. Il en parloit en homme désintéressé, vivoit froidement avec elle; & à ne le considérer que sous ce point de vue, on l'eût pris, lui, en qui d'ailleurs on ne démeloit point de caractère, pour un véritable anglois, même pour un des pairs les plus qualifiés des trois royaumes.

Lady Nettling, plus jeune que son mari de quelques années, s'étoit formée dans son commerce, & étoit devenue aussi essentielle que lui.

Dans sa jeunesse, elle avoit fait un voyage à Paris. Elle s'y étoit ennuyée à périr. Tout lui avoit paru impertinent, détestable. A son retour elle

avoit fatigué Londres & les échos du comté de Devon , des choses délicieuses qu'elle avoit vues en France. . . . Jeune , elle avoit eu de la figure ; elle conservoit alors ses prétentions à la beauté , bien ou mal soutenues , se piquoit d'esprit , & vouloit fixer l'attention sur elle , à quelque prix que ce fût ; elle y parvenoit , par la méthode singulière d'afficher à Londres les ridicules de la province , & d'étaler dans celle-ci les travers de la ville. Elle jouoit donc la femme de ménage à Londres , ne tarissoit point sur les détails de campagne , & vantoit sans cesse les douceurs de la vie rustique. De retour dans son château , les aventures de la cour , de la ville , les pièces de théâtre , les gens du bel air , les romans à la mode étoient le sujet continuel de sa conversation. Elle traitoit les nobles de campagne d'idiots ,

de brutes ; recevoit les femmes avec des politesses outrées , mêlées de distractions étudiées & très désobligeantes. A cela près , on pouvoit vivre avec Lady Nettling , comme avec le baronnet son mari.

Mifs Dorothée Nettling , seul fruit du mariage du baronnet & de son épouse , destinée par les auteurs de ses jours à la plus haute alliance , joignoit à beaucoup de beauté , une ame douce , sensible , & un heureux naturel. Son éducation étoit négligée , le caractère de ses parens ne leur permettant pas de lui donner une attention raisonnée & soutenue : l'un & l'autre manquoient de capacité , & , à un certain point , d'entrailles. Le plus grand mérite de mifs Dorothée , vis-à-vis de son père , étoit d'être sa fille ; lady Nettling la trouvoit trop jolie pour la produire à Londres , & pensoit

qu'un cercle de province n'étoit pas propre à la former. Elle la reléguoit dans son appartement , peu curieuse de lui voir acquérir , par l'usage du monde , des talens & des connoissances.

Miss Dorothee , âgée de dix-sept ans , dont la raison s'étoit formée dans l'espèce de solitude où elle se voyoit réduite , ne négligeoit rien pour se procurer l'éducation qu'on sembloit lui refuser. Sa mère avoit attiré , par fantaisie & par air , un musicien Italien dans la maison ; la jeune personne avoit , dans le secret , beaucoup profité des leçons du Virtuose , & appris assez correctement le français d'une femme-de-chambre de cette nation , attachée depuis long-temps à Milady.

Tels étoient les maîtres destinés à Richard. Clostern , château où ils faisoient leur principale résidence , étoit

éloigné de Buttorf de six milles : cet espace fut bientôt franchi. On présente un domestique ; on demande d'où il vient ; on examine sa figure : ces circonstances sont trop indifférentes pour mériter d'être détaillées. Si quelque chose donna un air un peu plus neuf à une action si commune , ce fut l'extrême embarras , ce fut la confusion de Richard. Le présent & l'avenir l'humilioient également. Il ne trouvoit rien à répondre aux questions de ses maîtres ; le pasteur suppléoit à son silence , aidé des instructions du chapelain. Lui , dans l'attitude d'un coupable dont on va prononcer le jugement , trembloit d'être refusé , & craignoit d'être admis. Les grâces , même décontenancées , sont toujours les grâces. La rougeur lui couvroit le front , & animoit sa physionomie. Les bras pendans , les yeux baissés , le corps de

travers , il avoit l'air noble , & paroiffoit toujours bien fait : il ne put prendre une attitude qui parût gauche , & fon silence même eut l'air intelligent.

Milady ordonna à Foible , c'étoit le nom de la femme-de-chambre françaife , de lui faire effayer la livrée : l'habit étoit neuf , & prit un air d'ajuftement & de parure , quand il fut fur fon corps. La dame très-fatisfaite de l'épreuve , ordonna à la fuivante de conduire le nouveau domestique à l'office : commiffion dont celle-ci s'acquitta de l'air de la plus grande fatisfaction.

Allons , Richard , lui difoit-elle , c'est votre nom , vous plaifez à Milady , tout le monde ne lui convient pas : voilà vos affaires en bon train. Mangez de ce fromage , c'est du Chester , & cette demi-bierre est excellente ,

nous n'en buvons point d'autre ici.... Il ne mange point ! Il verse des larmes !..... Comment vous pleurez , Richard ! Est-ce de joie , mon ami ? vous sentez votre bonheur , je vous en félicite.... Mangez donc. Levez les yeux sur moi.... Ils sont beaux vos yeux. En vérité , depuis le jour où Milady & moi partîmes de Paris , je n'ai pas vu de créature plus ravissante.... Mais mangez donc....

Richard céda aux instances de la demoiselle suivante.... Ah , je commence à être contente de vous , continua Foible , buvez ce coup... Vous commencez à vous remettre.... Vous m'accorderez votre amitié , Richard : je crois l'avoir déjà un peu méritée. Madame ne se décide pas sans mon avis : il ne tiendra qu'à vous d'être de mieux en mieux dans son esprit. Je vous dirai ce que vous aurez à faire.

Vous aurez besoin de moi , Richard : il faut de l'expérience , de la conduite , pour se maintenir dans une maison comme celle-ci , il y a beaucoup de monde , force esprits de travers , des idiots , des imbécilles & des brutes.... Vous voilà quatrième laquais de Milady ; regardez ses autres femmes , avec ces grands yeux qui sont faits pour voir si clair , vous ne pourrez les souffrir : à l'égard de vos camarades , il faudra les supporter ; mais ne vous enivrez pas avec eux , je vous le défends..... Allons , encore ce coup-ci , Richard , & nous irons arranger la toilette de Milady.... Vous ne dites rien ! Parlez-moi donc.... Etes-vous content ?

Oui , mademoiselle , je le suis , reprit Richard assez tristement. . . .

Vous le ferez encore davantage , reprit la demoiselle , du moins je l'es-

père ; faisons notre ouvrage : ce soir , en quatre mots , je vous mettrai au fait du caractère de nos maîtres , & de ceux de toute la maison. Écoutez-moi , & s'il vous échappe une fausse démarche , vous ne pourrez pas vous en prendre aux mauvais conseils de Foible.

Richard étoit tombé en bonnes mains ; mademoiselle Foible avoit le cœur susceptible ; un goût très-vif venoit d'y naître : loin de vouloir s'en défendre , elle s'y livroit entièrement.

Deux ou trois jours se passèrent sans donner lieu à rien d'intéressant. Mademoiselle Foible voyant l'extrême retenue & l'air triste dont Richard n'avoit pu se défaire , lui soupçonnoit quelque chagrin , lui faisoit de temps en temps de petits reproches sur le manque de confiance. Richard , après avoir rempli ses devoirs avec une régularité

scrupuleuse , se retiroit ordinairement dans sa chambre. Il n'affectoit point d'éviter sa nouvelle connoissance , mais il ne la cherchoit pas. Foible en faisoit de modestes plaintes. Que faites-vous dans votre chambre ? lui disoit-elle : la solitude convient aux gens faits pour se cacher ; regardez-vous dans ce miroir , Richard ; êtes-vous fait pour elle ? ...

Je ne me cache point , répondit-il ; j'aime à m'occuper : je lis.... Ah ! si vous saviez le français , dit la demoiselle.... Je le fais un peu , repartit Richard.... Mais quel charmant petit homme ! s'écria Foible , il fait le français.... Je veux être votre maîtresse de langue , & vous rendre accompli : il faut que je vous apprenne une chanson de mon pays.... Alors mademoiselle Foible chanta un couplet d'un vaudeville très-répandu ; Richard se

laissant aller à la tentation de montrer le peu qu'il savoit , chanta le second : la prononciation étoit défectueuse ; mais la voix étoit flutée & méthodique. La tête pensa tourner à Foible. Oh ! nous chanterons ensemble , dit-elle : je vous en montrerai tant que vous voudrez. Il n'a tenu qu'à Miss Dorothee de se perfectionner avec moi ; nous étions en bon train ; mais un escroc Italien , venu ici l'année passée , lui a fait tourner la tête. Elle miaule sans cesse depuis son départ , des jérémiades qu'il lui a montrées. Cette espèce de coffre , dans l'encognure de ce vestibule , est encore un meuble de cet homme : c'est son épinette... Un clavecin ! dit vivement Richard , la clef y est-elle ?.... Oui , reprit Foible , mais tout y est en désordre : tant qu'il a sonné , Miss n'a cessé de chercher dessus des tons & des accords pour

ses airs italiens. Je suis sa maîtresse de langue, cela retardoit ses progrès, & comme je l'aime sincèrement, j'ai réduit au silence le complice de ses temps perdus. A propos, Richard, je juge que vous ne déplaîsez pas à Miss Dorothee. Je me suis apperçu que ses regards s'arrêtoient sur vous d'un air de bonté, & même de complaisance. Richard à ce propos de Foible baissa les yeux, & rougit. Oserois-je, dit-il à la demoiselle, vous demander si sir Georges & Milady agréent mon service. Milady, reprit Foible, aime tout ce que j'aime : c'est moi qui lui fais ses goûts, comme je lui monte ses bonnets. A l'égard du baronnet, quand vous vaudriez trois quarts de moins, il suffît que vous lui ayez appartenu huit jours, il ne vous troqueroit pas contre les heyducs d'un prince de l'Empire.

Pendant

Pendant que Foible parloit, Richard examinoit le clavecin, en essayoit le clavier en homme qui avoit quelque habitude.... Comment ! sauriez-vous toucher du clavecin ? dit Foible. Un peu, reprit Richard, & si je pouvois me servir de celui-ci, j'essayerois de le remettre en ordre. Portez-le dans votre chambre, mon ami, dit la suivante. Je fais par cœur les bergeries de Couperin, & vous les montrerai.

Richard étant au collège se délassoit de ses occupations sérieuses par l'étude de la musique. Il étoit bien organisé, intelligent, appliqué, & avoit fait des progrès. Devenu maître du clavecin, il va à Excester, & en rapporte ce qui lui étoit nécessaire pour remettre le clavecin en état, & bientôt après, mademoiselle Foible fut plus d'une fois obligée de venir l'écouter par le trou de la serrure; car il s'enfer-

moit avec soin, sous prétexte de n'être point distrait dans ses études.

Tant de froideur ne rebutoit pas la Demoiselle. Le cœur dont elle se proposoit la conquête étoit neuf, une éducation sévère l'avoit éloigné de tout commerce de galanterie; mais on lui témoignoit un peu d'amitié, un peu de confiance, & si on paroissoit trop froid pour elle, on sembloit être de glace pour le reste de la nature. On bâtit un système d'espérances sur des apparences plus frivoles; d'ailleurs, Lady Nettling étoit généreuse, la Demoiselle avoit tiré parti de sa condition, elle avoit un petit pécule modeste; on pouvoit faire entrevoir un mariage, une boutique de modes à Londres, & si la rêverie d'un établissement de cette espèce, partagé avec le plus joli mari du monde, étoit séduisante pour la tête qui s'en étoit

remplie, on ne doutoit pas qu'un jeune homme, réduit par la fortune à la triste condition de porter la livrée, ne dût s'en trouver également flatté.

Foible avoit trente - cinq ans, sa fraîcheur étoit assez conservée, elle avoit la physionomie spirituelle, elle étoit bien faite; ses manières naturellement aisées, paroissoient l'être encore davantage, par leur opposition avec celles des femmes angloises de son état; plus elle se considéroit, plus elle se trouvoit dangereuse; mais ni ses propositions ni ses charmes ne pouvoient faire d'effet sur le cœur de Richard. Une circonstance malheureuse pouvoit l'avoir jeté dans l'état où il se trouvoit; mais son ame y conservoit de la fierté. Il aspirait à s'en tirer: un lien sérieux avec une soubrette l'y eût enchaîné pour toujours, & tout autre commerce répugnoit à son édu-

cation & à ses mœurs. Peut-être une passion plus noble , moins convenable à sa situation , & qui devoit le subjuguier pour la vie , avoit-elle déjà pris naissance dans son cœur. Il voyoit chaque jour Miss Dorothée aux heures des repas , & ne pouvoit s'empêcher de rendre justice aux grâces touchantes & ingénues dont les moindres actions de cette jeune personne étoient animées. S'il rencontroit ses regards , il lui sembloit qu'il en partoît des éclairs : il baissoit les yeux sur le champ, rempli d'un trouble intérieur dont son peu d'expérience l'empêchoit de se rendre compte à lui-même. Plus éclairé & naturellement sage comme il l'étoit, il eut détesté son penchant , & se fut dérobé au danger par la fuite ; il ne devoit s'en appercevoir que lorsque l'équilibre seroit rompu , & sa raison entièrement subjuguée.

Cependant les premiers symptômes de sa maladie commençoient à agir puissamment sur son humeur. Le plaisir de voir tous les jours Miss Nettling lui faisoit oublier l'humiliation de son état, & lui rendoit chers les instans de loisir qu'il pouvoit donner à la solitude. Retiré dans sa chambre, sans s'en appercevoir, ses rêveries, ses occupations, tout avoit rapport à elle. Jusqu'à ce jour, les airs vifs avoient été de son goût, il préféroit le mouvement & l'harmonie à l'expression; il commença à prendre du goût aux airs tendres & pathétiques, & Mademoiselle Foible, par la serrure, eut le désagrément de l'entendre se pâmer en exécutant ces morceaux Italiens qu'elle détestoit. Pour le coup la patience lui échappe: à force d'opiniâtreté & de bruit, elle contraint Richard à ouvrir la porte de la cham-

bre. Mais vous devenez fou, mon ami, lui dit-elle ; je ne m'étonne pas si vous êtes si rêveur, si triste : vous mourrez bientôt de la consommation. Maudits soient les Italiens ! ils ont chassé la gaieté de l'Europe, & ont plus contribué depuis six ans en Angleterre, aux progrès du Spléen, que la lecture des gazettes, les brouillards, le charbon de terre, les spectres de Drurylane, l'usage du thé, du punch, & des liqueurs. Touchez des airs Ecoffois, des gigue, puisque je vous fais haïr les François. Mais si vous vous obstinez encore à psalmodier ces ridicules doléances, je lève votre serrure, brise le clavecin, & vous ne serez plus assez habile pour le raccommoder.

La vue, les reproches de Foible arrachèrent Richard à une situation tenant de l'extase & du sommeil. Miss Dorothée, pendant qu'il chantoit,

s'étoit offerte à son imagination ; il croyoit la voir , & cette rêverie lui avoit fait produire ces sons tendres & pathétiques , si révoltans pour l'oreille de Mademoiselle Foible. Revenu à lui-même , il fut embarrassé , la fit asseoir , & pour désarmer un peu sa colère , il exécuta plusieurs petites brunettes qu'il avoit apprises d'elle , de manière à lui rendre la tranquillité.

Tandis que cette scène se passoit à la manfarde du château , la jalousie d'une rivale de Foible préparoit à Richard des aventures plus brillantes & plus dangereuses pour lui. Molly , femme-de-chambre de Miss Dorothée , trouvoit Richard à son gré , & ne pouvant souffrir la Françoisse , cherchoit à donner du ridicule à toutes les actions de celle-ci. Miss , dit-elle à sa jeune maîtresse , le clavecin du maître Italien a été porté au galetas : Made-

moiselle Foible a transformé Richard en musicien, tous deux passent leur temps à faire des concerts.

Cela ne se peut, Molly, répond Miss Dorothee; Foible ne fait pas la musique, & ne peut l'enseigner. Cela est vrai, Miss, repartit la suivante; Foible ne fait rien; mais elle fait accroire qu'elle fait, & Richard perd son temps avec elle.

L'avez-vous entendu, Molly, repliqua la jeune Miss?... Oui, répondit Molly, il fait beaucoup de bruit; mais ce n'est sans doute que du bruit.... Ce jeune homme est décent, & paroît avoir reçu une éducation au-dessus de son état, disoit Miss Dorothee; il pourroit savoir des choses que Foible ne feroit pas en état de lui montrer. Mais quand touche-t-il du clavecin?..... Le matin, l'après-midi, enfin dès que son ouvrage est fait; car d'ailleurs, je

lui rends justice, il remplit ses devoirs, & fait plutôt trop que trop peu, & n'a que le travers d'écouter Foible; cette intrigante le mènera loin, elle l'obsède continuellement, je le trouve déjà bien changé.....

En voilà assez, Molly, dit Miss Dorothée, si vous entendez demain Richard faire de la musique dans sa chambre, s'il y est seul, avertissez-moi; je voudrois l'entendre. Ce sera beaucoup pour moi si le clavecin de Messer Pamfili est en état de me donner le ton.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, Molly vint avertir sa maîtresse. Tout étoit tranquille dans le château, Sir Georges chassoit, Foible étoit au lever de Milady, & Richard à ses études. Miss Dorothée monte, & vient écouter à travers la serrure. Elle attendoit de lui des choses au-dessus

de l'état d'un domestique, mais elle étoit bien éloignée de penser qu'il pût être à la fois chanteur & harmoniste. Par un effet du hasard, il exécutoit alors un air italien composé en Angleterre, & fort en vogue; Miss auroit bien voulu le savoir, mais depuis le départ de Messer Pamfili, elle avoit désespéré de l'apprendre. Elle fut tentée d'instruire Richard de sa présence, & de se faire ouvrir la porte; mais jugeant la démarche meslée à son sexe, à son âge, à sa condition, elle descendit l'escalier très-émue, & disposée à s'occuper du talent du jeune musicien anglois, plus qu'elle ne l'auroit dû faire pour son repos. Pendant le repas qui suivit cette scène, elle jeta souvent les yeux sur lui. Sans doute elle avoit déjà remarqué sa figure; mais elle ne s'en étoit point occupée. Ses traits, l'élégance de sa

taille l'avoit frappée en général ; mais la physionomie , le parfait ensemble du tout lui avoit échappé : elle y fit attention , soupira , & ce premier soupir vint d'un sentiment de compassion , & d'une réflexion naturelle. Comment d'aussi heureux dons pouvoient-ils être le partage d'un homme destiné à languir toute sa vie dans une condition servile !

Ce que Miss Dorothée sentoit se peignoit dans ses regards avec énergie. Richard les rencontra ; ils le pénétrèrent , il sentit un trouble , un désordre inconcevable. Les occupations de la journée amenèrent quelques distractions ; mais le souper ayant donné lieu à une situation toute semblable à celle du dîner , Richard , sans pouvoir manger , se retira dans sa chambre , le cœur saisi au point de ne pouvoir respirer. Il se coucha , s'agita dans son

lit sans fermer la paupière, & se leva plus fatigué de beaucoup que lorsqu'il s'étoit couché.

Mifs Dorothee n'étoit guères moins occupée de l'ariette qu'elle avoit entendue. Son goût pour la musique redoubloit, par la négligence de ses parens à lui procurer les moyens de s'y perfectionner; mais comment rapprocher d'elle le clavecin & Richard? Employer Foible pour cette négociation, lui paroissoit un moyen au-dessous d'elle; en s'adressant à Milady Nettling, elle s'exposoit à être contrariée. Il lui sembla qu'elle réussiroit plus aisément & mieux par le moyen de Sir Georges. Souvent son père la pressoit de chanter; elle avoit, selon lui, le plus bel organe de l'Angleterre, & comme il affectoit le bon air, il sifflait volontiers quelques traits de la musique la plus à la mode, lorsqu'il pouvoit

pouvoit les saisir. Il lui arriva naturellement de fredonner quatre tons de l'ariette favorite de Miss Dorothee. Ah ! dit-il à sa fille, si vous saviez celle-la ! elle est délicieuse : Mistriss Bel, notre voisine, croit la chanter ; cela fait compassion..... Mais cela se pourroit, mon père, dit Dorothee ; on dit que Richard, le laquais de Milady, l'exécute à ravir.... Lui ! dit Sir Georges : cela ne me surprendroit pas. Kalender, mon piqueur, est devenu ici en six mois le plus ferme cord-chasse de l'Europe : il est engagé pour l'opéra cet hiver. Vous dites que Richard chante : quelqu'un l'a-t-il oui ?.... Molly, ma femme-de-chambre me l'a dit, répondit Dorothee... Oh ! dit le baronnet, Molly est une connoisseuse, mais, mon père, reprit Dorothee, il s'accompagne sur le clavier ; il a remis en ordre celui de

Messer Pamfili... Quoi, reprit le Baronnet, il est facteur ! Oh, c'est un habile garçon.

L'impatience prend au baronnet d'entendre le nouveau virtuose ; il fallut que Richard quittât le service dont il étoit occupé : on redescend le clavecin à la hâte, on l'établit dans un petit salon donnant sur la terrasse du jardin, & le concert doit commencer sur le champ.

Richard n'avoit jamais eu pour témoin de son exécution qu'un très-bon maître attaché à l'université d'Oxford, dont il avoit pris les leçons. La curiosité, les empressemens, le feu du baronnet le mirent dans le plus grand embarras ; naturellement timide, il en savoit assez pour se défier beaucoup de son talent. Il est assis ; la partition est sous ses yeux, le clavecin sous ses doigts, & peut-être il n'eût pu trouver

un son ni une note, si Mifs Dorothée, d'une voix angélique, ne lui eût dit : mais chantez donc, Richard. Pressé par des ordres dont il reconnoissoit tout l'empire, il obéit.

D'abord la voix étoit tremblante, peu-à-peu elle se remit, & l'exécution satisfit l'auditoire au point d'occasionner à Mifs un très-grand plaisir, & de faire pousser au baronnet des cris de triomphe qui percèrent jusqu'à l'appartement de *Milady*.

On en voulut savoir la raison, un domestique la rapporta. Mademoiselle Foible voyant son idole sur le trottoir, flotloit entre l'inquiétude & la joie. *Milady* disoit froidement, Sir Georges imagine toujours des choses extraordinaires. Il entra bientôt lui-même, & donna lieu de croire que rien n'étoit si surprenant. Vous l'entendrez, *Milady*, vous en ferez étonnée, charmée : *Mi-*

lady ricannoit , & l'on remit la seconde représentation à l'après-midi.

Pourquoi s'appesantir sur de petites circonstances ? Richard chante ; Miss Dorothee chante à son tour , accompagnée par Richard. Milady Nettling , le baronnet , toute la famille s'habituent à voir l'héritière de la maison devenir l'écolière du virtuose en livrée. Le maître n'étoit pas consommé ; mais il avoit un goût naturel ; il étoit assidu , patient à l'excès ; l'écolière étoit appliquée ; les progrès furent surprenans , & tout parut s'être arrangé pour le mieux.

La seule Mademoiselle Foible n'étoit pas contente. Vouloit-elle donner une leçon de françois à Miss Dorothee , on n'avoit pas le temps de la prendre : hors de l'appartement de Milady & des corridors , elle ne voyoit presque plus Richard qu'à table. Il étudioit

dans le fallon où le clavecin étoit installé, elle venoit quelquefois se mettre sur ses épaules. On faisoit peu d'attention à elle; un domestique passoit, la surprenoit dans cette attitude, & une raillerie la forçoit d'abandonner le poste.

Elle aimoit véritablement; sa situation lui devint insupportable. Selon son calcul, Richard ne devoit pas être de marbre; elle imagina donc d'abord, & sans fondement, que son insensible s'étoit laissé toucher par les charmes de la jeune Miss, & les suivant de l'œil l'un & l'autre elle en acquit bientôt la conviction.

Un jour cachée derrière un rideau, elle voyoit donner la leçon. Tout, dans le discours, étoit analogue à ce dont on paroissoit occupé; mais le son de la voix avoit un caractère si tendre, qu'on sembloit se dire des douceurs

en parlant de tenues, de trilles & de bémols : tant de complaisance d'ailleurs, d'intérêt, de feu dans les regards, de gêne dans la respiration de l'un & de l'autre, une émotion si bien marquée par de petits tressaillemens, que, pour une connoisseuse, la scène étoit décisive.

L'espion sort de son embuscade, se laisse voir, s'avance. La rougeur, déjà extrême, parut encore redoubler : on se troubla d'abord ; mais on se remit bientôt, & on reprit son étude avec autant d'aisance qu'auparavant, sans s'embarrasser si l'on avoit, ou non, un témoin suspect.

La leçon finit. Mademoiselle Foible s'étoit campée sur le chemin de Richard ; il auroit voulu l'éviter, mais elle l'avoit saisi par la basque de son habit. Elle l'entraîne. Vous ne pourrez

m'échapper, lui dit-elle, il faut que je vous parle.

Etes-vous fou, Richard ? Comment, vous avez l'insolence de lever les yeux sur notre jeune maîtresse ! Vous en êtes amoureux ! Vous en êtes aimé ! Si Sir Georges & Milady en avoient le moindre soupçon, on vous traiterait comme un scélérat, & demain vous seriez envoyé aux colonies & condamné à un bannissement perpétuel.

On peut imaginer l'étonnement de Richard : il étoit criminel sans le savoir. Confus d'être accusé, il fut un instant sans lui répondre.

Moi, dit-il à mademoiselle Foible, j'aurois la lâcheté de trahir des maîtres si dignes de mon attachement & de mon respect ! J'oserois être amoureux de leur fille ! Elle seroit amoureuse de moi ! Vous êtes folle vous-même.....

Vous êtes au moins un innocent , repartit Foible , vous ne savez ce que vous faites ; vous ignorez votre état. Laissez votre écolière ; ou mon amitié pour vous & mon zèle pour mes maîtres me feront faire des choses dont nous aurons à nous repentir. Ne faites plus tant le ridicule avec moi , je vous ôterai ces idées de la tête. Tout ce mal , mon ami , vous vient par votre faute.....

Du mal , mademoiselle , dit Richard , vous vous moquez de moi : je n'en ai pas , je n'en fais pas. Je prends plaisir à donner des leçons à Miss , & elle les reçoit avec bonté ; Sir Georges & Milady en sont contents.... Et je ne le suis pas , dit Foible. Encore une fois , je ne veux pas que la tête de Miss Dorothée tourne pour un laquais ; je ne veux pas que ce laquais parte , malgré lui , pour la Caroline.... On

nous regarde.... On me force à vous quitter.... Laissez la porte de votre chambre ouverte ce soir, & je vous en dirai davantage.

Richard se sépara de Foible, dans un état difficile à peindre. Il alla s'enfermer dans sa chambre. Il vouloit se refuser à la lumière que Foible lui avoit présentée; mais elle avoit pénétré dans son cœur. Il s'examinait. Tout le temps écoulé avant d'avoir vu Miss Dorothée lui paroissoit un néant dont il étoit sorti : en la quittant, il lui sembloit que ce même néant dût l'engloutir. Toujours pénétré du plus grand respect pour elle, il s'étoit livré au plaisir de la voir, de l'entendre, de passer des heures entières occupé d'elle. Oh ciel! s'écrioit-il, Foible m'auroit-elle dit vrai, ferois-je assez malheureux, assez coupable pour aimer?... C'en est fait, réduit au dernier des états

par le malheur de ma destinée , le cœur rempli d'une passion outrageante pour mes bienfaiteurs , condamné aux plus affreuses privations , ou destiné au crime , la mort seule est à desirer pour moi , & il faut la chercher.... Mais Foible dit que Miss Dorothee m'aime , cela n'est pas possible. Du sein de l'opulence , environnée des dignités qui la recherchent , elle a pu laisser tomber des regards de bonté sur un pauvre garçon qui ne lui en paroît pas indigne ; mais m'aimer!..... M'aimer!... Moi!... Je serois fou , si je pouvois le croire.

Telles étoient les réflexions du pauvre Richard. Foible les interrompit en grattant à la porte : il fit le sourd , puis le malade , & n'ouvrit point. Elle s'en alla furieuse ; mais étoit-il en situation de recevoir une semblable visite ?

Il passa la nuit dans la plus vic-

lente agitation. Le lendemain il descendit pour faire son service, changé, comme on l'est à la suite d'une maladie sérieuse. A l'heure de la leçon, il se retira dans sa chambre. Lady Nettling, par hasard, levée plus matin qu'à l'ordinaire, trouva sa fille seule au clavecin. Où est donc le maître ? demanda-t-elle ; Miss Dorothée répondit, il a sans doute des affaires, car il est très-exact. Lady Nettling ordonna qu'on l'allât chercher. Molly se chargea de la commission avec beaucoup de plaisir : elle avoit cru démêler que ces études n'étoient point du goût de Foible.

Richard vint aux ordres de Milady, déjà retirée dans son appartement. Il veut donner leçon, & tremble de tout son corps. Qu'avez-vous, Richard ? dit Miss Dorothée, d'un ton capable d'émouvoir un insensible : il ne vous

est rien arrivé ? Vous n'êtes pas malade ? Non , Miss , répondoit Richard , & il ne se remettoit point.... On a peut-être , dit Miss Dorothee , fait quelque chose qui vous a déplû ; j'en ferois fâchée : je m'intéresse beaucoup à vous.... Non , Miss , répondoit Richard , on a plus de bontés pour moi que je n'en mérite ; mais j'ai mal passé la nuit..... Vous êtes peut-être mal couché , Richard : j'en parlerai à Milady , elle donnera des ordres..... Je suis bien à tous égards , Miss.... Non , Richard , vous êtes trop modeste ; je sens ce que vous valez : Sir Georges & Milady savent vous distinguer comme moi.

Le pauvre Richard étoit bien embarrassé : en commençant la leçon , il crut se tirer d'affaire... Miss veut-elle chanter ? Très-volontiers , répondit-elle. Commençons par ce morceau
de

I M P R O M P T U. 61

de Signor Annibal, que vous m'appor-
tâtes hier; je crois l'avoir bien étudié :
il me plaît beaucoup.

Le maître prélude d'une main mal
assurée, & Miss commence. Voici à
peu près le sens de la partie qu'elle
chantoit : c'étoit un duo :

Si vous comprenez mes regards ,
Ils vous disent que je vous aime.

La partie de Richard exprimoit un
trouble extrême. Toutes les deux fu-
rent rendues avec tant de vérité, que
la fin de la scène pensa devenir tragi-
que. Miss mettoit une expression singu-
lière dans son chant. Richard se rap-
pelle tout-à-coup les discours de Foi-
ble, croit en voir la vérité dans les
deux beaux yeux sans cesse attachés
sur lui; plein d'une joie involontaire,
de remords, d'inquiétude, de douleur,
ne pouvant supporter le choc & l'ex-

Tome III.

F

cès de tant de passions opposées, la tête lui tourne, le cœur lui manque : il veut reculer sa chaise pour se lever & prendre la fuite, il tombe sans connoissance aux pieds de Miss Dorothee. La jeune personne émue, touchée, embarrassée, appelle du secours : deux domestiques se présentent, on emporte le malade, & le bruit de l'aventure arrive en un moment jusqu'aux oreilles de Foible.

Elle coëffoit alors Milady. On peut juger de ses inquiétudes : elle précipite la toilette ; il en coûta plus d'un cheveu à Lady Nettling ; enfin le devoir rempli tant bien que mal, la suivante vole au chevet du malade : il n'étoit pas barricadé. Qu'avez-vous donc eu, Richard ? lui dit-elle. Ce n'est rien, mademoiselle, lui répondit-on d'un air d'humeur & d'embarras. Hier vous me fîtes de la

I M P R O M P T U. 63

peine.... Je ne soupai point.... Je n'ai pas dormi.... Ce matin j'ai eu une foiblesse.

N'est-ce que cela , mon ami ? Ne me déguisez-vous rien , reprit la suivante ? Vous dissimulez , & vous faites mal. Pouvez-vous compter sur personne autant que sur moi ? Ingrat ! je vous adore , & ne conçois point de bonheur au dessus de celui de passer ma vie avec vous....

Laissez-moi , mademoiselle , vous me tourmentez , lui dit Richard. J'ai de l'amitié pour vous : je suis sensible à celle que vous me témoignez. Je vous tromperois en vous en disant davantage. Je vous plains d'attacher votre bonheur à passer votre vie avec moi.... Nous ne nous convenons point....

Petit monstre , reprit Foible , avec un sentiment amer , je vois la raison de tes mépris. Tu pourrois les colo-

rer, si tu veux ; je suis d'une nation que la tienne hait, & qu'elle affecte de mésestimer ; mais tu ne me crois pas digne d'être amusée par le moindre détour, ma personne t'est odieuse, tu veux que je le sache : tu la crois indigne de tes bontés, & ta vanité souffriroit si je pouvois prendre le change. Eh bien je te le répète encore, homme sans principes, tu abuses de l'asyle qu'on te donne généreusement, tu as l'audace d'aimer Miss Dorothee, & tu t'en es fait aimer....

Que la foudre vous écrase, mademoiselle, pour avoir osé prononcer un blasphême aussi déshonorant contre une personne l'objet de mon profond respect & du vôtre.... Sortez de ma chambre, & ne me parlez jamais des horreurs que vous imaginez, ou je vous en ferai repentir....

Personne au monde n'étoit plus

doux que Richard. Il éprouvoit un mouvement de colère pour la première fois de sa vie, mais l'ame ébranlée par une grande passion, demeure ouverte à toutes les autres, & peut se livrer aux derniers excès. Le charmant Richard devient le terrible Richard. Mademoiselle Foible effrayée, tire la porte sur elle, & s'enfuit, saisie de crainte, en proie aux fureurs du dépit & de la jalousie.

La colère a rendu les forces à Richard. Il se lève: il réfléchit. Il peut, en se cachant, donner lieu à des conjectures déshonorantes à Miss Dorothée, & autoriser les présomptions hardies de Foible. Sa passion pour Dorothée n'est plus une énigme pour lui. Peut-être en est-il aimé. Le danger de la situation pour l'un & pour l'autre le frappe vivement. Il faut prendre un parti, s'éloigner du comté de De-

von pour la vie ; mais il faut colorer le départ , pour ne donner aucune prise au soupçon. La poste doit arriver le lendemain : il supposera une lettre , & prétextera la nécessité de son départ. Le plan étoit digne de la droiture de son cœur ; mais le sort le destinoit à donner au château de Clostern deux scènes , sources pour lui d'événemens beaucoup plus bizarres. Sorti de sa chambre , après un modeste repas , il a repris son service , avec un air d'activité capable de rassurer les personnes intéressées à sa santé. Il redoubloit ce jour-là de zèle. la compagnie du château revenoit de la chasse ; il va au - devant de sir Georges , qui vouloit descendre de cheval , pour lui tenir l'étrier ; il reconduisoit par la bride le coureur à l'écurie , un domestique mal-adroit fait partir un fusil à quelque distance , le coup porte sur

Richard : il est blessé. En un moment, son visage , son col , sa chemise , le colet , la manche de son habit sont couverts de sang.

Le bruit avoit réveillé l'attention des Habitans du château : elle s'étoit portée du côté où le coup avoit pu frapper ; les dames étoient aux fenêtres. Miss Dorothée s'écrie tout-à-coup , oh ! ciel ! Richard est tué. A l'instant elle se trouve mal , & tombe sur un fauteuil heureusement placé derrière elle. On s'empresse , d'un côté , à la faire revenir , de l'autre on va au secours de Richard. Une poste lui avoit enlevé un bout de l'oreille , & le sang découloit en abondance de cette plaie , quoique légère ; un peu d'eau de boue en fut le remède , & Miss Dorothée rassurée par cette nouvelle , étant revenue à elle-même , on vit renaître la tranquillité sur les visages de la

nombreuse compagnie assemblée alors au château. Il est inutile de dire comment elle étoit composée , il suffit , pour la suite de l'histoire , d'en faire connoître deux principaux personnages. L'un étoit Mistriss Brown , douairière respectable du comté de Suffex , sœur de sir Georges , & l'autre le Lord Scarecrew , fils aîné du duc de*** arrivés tous deux de la veille , pour des raisons qu'on aura lieu de détailler. Mistriss Brown étoit une femme d'un esprit borné , d'un caractère excellent , d'une conduite exemplaire ; elle étoit sans enfans , & regardoit Miss Dorothee comme son héritière.

Le Lord Scarecrew , âgé de vingt-six ans , avoit voyagé & vécu : sa figure se ressentoit des fatigues & des amusemens auxquels il s'étoit livré ; mais elle étoit noble & imposante. Un air aisé & retenu , un ton hardi : un art

d'éluder les questions , & terminer une dispute par un badinage : l'idée de beaucoup de choses , nulles connoissances précises , ce jargon du monde qui fait tout dire avec agrément , sans s'assujettir au terme propre : une politesse exacte , quelquefois haute , souvent froide : tel étoit le personnage. C'étoit un homme de qualité. Le seigneur du château le combloit d'attentions , rapportoit tout à lui : la chasse du jour étoit une partie arrangée pour l'amuser. On lui destinoit un petit concert pour le soir. Sir Georges ne voulant pas perdre le mérite de la galanterie préméditée , vient à lui. Le coup qui vient de partir , Milord , lui dit-il , dérange une surprise agréable que je comptois vous occasionner. Ce domestique blessé touche divinement du clavier , & je voulois vous régaler de quelques ariettes chantées par Miss

Dorothée : mais notre accompagnateur est hors de combat.

Le Lord ne répond à sir Georges que par une inclination de tête , & se tournant du côté de Lady Nettling... Milady, comprenez-vous ce que dit le Baronnet ? Il m'auroit donné de la musique ; sa fille accompagnée par un laquais ! Je m'étonne que , sachant le monde , vous ne lui appreniez pas que ces assortimens ne font pas d'usage. On peut , dans le secret de sa maison , tirer quelquefois parti de sa livrée ; mais.... Milady repliqua , en pliant les épaules , que vous dirai-je , Milord , vous connoissez sir Georges ; & on changea de conversation.

Foible avoit été très-allarmée de la blessure de Richard ; elle avoit volé à son secours ; mais il préfera les soins de Molly ; il repoussa même la Françoise avec un peu de dédain. Enfin,

la tête entourée d'un léger appareil, il regagna sa chambre, après avoir désespéré la demoiselle par toutes les rigueurs qu'il put imaginer.

Il ne parut pas le lendemain. Il étoit occupé des idées de son départ; instruit de l'évanouissement de sa jeune maîtresse par Molly, il concevoit clairement la nécessité de s'éloigner. Foible vint pour l'accabler de reproches, il en reçut la moitié dans sa chambre, & le reste par le trou de la ferrure; enfin, Molly étant venue, de la part de Miss Dorothée, à la porte du blessé pour savoir de ses nouvelles, elle y trouva la Française, lui fit un pied de nez : pour le coup la fureur de celle-ci monta au comble & la détermina à la vengeance.

Le jour suivant, Richard vint reprendre ses fonctions dans l'appartement de Milady, avec une mouche de taf-

fetâs sur l'oreille. Molly en porte sur le champ la nouvelle à Miss Dorothée : cette jeune personne venoit d'en apprendre une beaucoup moins agréable pour elle. Molly , dit-elle , je vais au clavecin , dites à Richard de venir m'y trouver , s'il est libre. Richard reçoit les ordres , & ne peut désobéir. Il voit Miss Dorothée baignée de larmes : il s'approche d'un air consterné , & sans pouvoir ouvrir la bouche. Richard , lui dit-elle , en essayant de se remettre , je ne prendrai plus de vos leçons , je vais sortir du château : mes parens me marient au Lord Scarecrew : tout est arrangé , & ce sera terminé sous peu de jours. Adieu , Richard..... Mon changement d'état me sera plus facile à supporter , s'il me met un jour dans le cas de vous faire du bien.... Je vous en voulois beaucoup...

Je

Je vous en ferai, si je puis..... Ne m'oubliez pas....

Miss Dorothee sentit de nouveau couler ses larmes ; elle s'aperçut que Richard en versoit abondamment. Ne pleurez pas, lui dit-elle..... Vous me pénétrez.... Adieu.... Richard, hors de lui-même, met un genou en terre, pour baiser la main qu'elle lui tend. Tout-à-coup sir Georges furieux, une épée nue à la main, entre, & veut fondre sur le jeune homme ; il se heurte contre un siège, se renverse, se relève pour s'élancer de nouveau. Richard, malgré l'agitation où l'avoit mis la scène avec Miss Dorothee, poussé plutôt par un instinct naturel, qu'obéissant à un mouvement raisonné, évite son agresseur, & saute par une fenêtre ouverte donnant sur la terrasse.

Sir Georges mugit, écume, parcourt

Tome III.

G

la maison , appelle ses domestiques , ceux des étrangers. Qu'on s'arme ! Qu'on coure ! Qu'on le saisisse ! Qu'on l'arrête ! Qu'on le livre au bourreau : l'infâme ! le ravisseur !

On accourt. On voit Miss Dorothée étendue sur le parquet , pâmée , sans connoissance , sans sentiment. On demande au baronnet de qui il a à se plaindre , qui il faut saisir. Richard , répondit-il , l'infâme Richard. Il est dans le jardin. Sir Georges à l'instant fort lui-même , à la tête du monde ramassé autour de lui , pour aller à la poursuite.

Foible & Molly ont emporté Miss Dorothée dans son appartement. Milady s'entretenoit à sa toilette avec le Lord Scarecrew. Ils entendent le vacarme , & sortent pour en apprendre le sujet. Les gens de Milady hésitent à le lui dire. Le valet-de-chambre du

Lord ne lui déguise rien. On peut juger de l'effet d'une semblable aventure sur un homme disposé à se marier par arrangement. Il tire sa montre, considère le temps qu'il fait, ordonne à ses gens d'atteler sa voiture, fait une inclination profonde à Milady, en lui demandant ses ordres pour Londres.

Vous partez, Milord, dit Lady Netling, étonnée de cette brusque résolution.... Oui, Milady, il vient de me survenir une affaire indispensable ; je ne puis prendre congé du baronnet, & vous prie de lui faire agréer mes excuses. En disant cela, il tourne sur le talon, & va hâter les apprêts de son départ.

Milady est enfin instruite de l'aventure, ornée des circonstances que faisoient imaginer la fureur de Sir Georges, la fuite de Richard, & la situation

équivoque de Miss Dorothée. La dame avoit le caractère léger , mais un semblable événement sembloit perdre de réputation , sans ressource , sa fille unique , l'exposoit elle-même aux discours d'un public assez mal disposé en sa faveur , & sur-tout la privoit de l'honneur tant recherché d'être la mère d'une duchesse. Remplie de trouble & de chagrin , elle passe à l'appartement de sa fille. Elle vouloit l'interroger pour en tirer des détails , & l'accabler ensuite de reproches ; mais la jeune Miss n'étoit pas en état de satisfaire à sa curiosité , ni d'entendre ses invectives. Trop effrayée , trop faisie , elle n'étoit pas encore revenue de son évanouissement. La bonne Mistress Brown, sa tante , la tenoit dans ses bras , & essayoit de la ranimer.

Le baronnet parcouroit ses potagers, ses boulingrins , son parc , & ne trou-

vant point ce qu'il cherchoit , ordon-
 noit à ses gens de monter à cheval
 pour battre la campagne. Une sécurité
 imprudente lui avoit fait fermer les
 yeux sur les longs tête-à-tête de sa
 fille avec un jeune homme ; une con-
 fiance téméraire l'avoit empêché de
 les observer. Le mariage du Lord Sca-
 recrew se fût fait , Miss Dorothee pré-
 venue d'une inclination que l'orgueil
 & la raison défavouoient , eût cherché
 à oublier Richard ; la fureur jalouse
 de Foible changea tout-à-coup la
 situation. Molly passe pour aller cher-
 cher Richard de la part de Miss Do-
 rothee. La française va trouver le
 baronnet , lui dit ce qu'elle croit savoir ,
 ce qu'elle devine , le conduit sur le
 lieu de la scène qui va se passer. Sir
 Georges arrive au moment où Richard ,
 un genou à terre , baïsoit la main de
 Miss Dorothee , en prenant congé

d'elle. Les visages étoient enflammés, les yeux baignés de larmes; le baronnet en vit plus qu'il n'en voyoit, plus qu'on ne lui en avoit dit, entra dans une fureur ridicule, suivie des démarches les plus imprudentes de sa part.

Foible étoit vengée; mais ses remords & ses craintes lui faisoient acheter bien cherement une aussi triste satisfaction. Elle n'avoit point le cœur mauvais, & sa jeune maîtresse étoit déshonorée. Elle aimoit Richard de tout son cœur; s'il étoit arrêté, il étoit perdu. Sa jeunesse, son inexpérience, sa foiblesse le livroient à un homme puissant; les loix alloient tourner contre lui.

Voilà le tableau des passions dont les habitans du château de Clostern étoient agités, tandis que Richard s'enfuyoit à toutes jambes, sans avoir

où. Du jardin il avoit gagné le parc, sauté, à plusieurs reprises, un ruisseau large de huit pieds, qui l'embarraffoit dans ses détours. Parvenu à la clôture formée par une palissade de planches, il l'avoit franchie. Il se trouvoit dans une campagne couverte de houblons, la plante & les échalias embarraffoient sa marche, mais la couvroient de manière à la rendre un peu plus sûre. Il fit près d'une lieue de cette façon, sans suivre aucune route frayée. Enfin, ayant perdu de vue le château, il s'abandonne à suivre celui des sentiers qui semble devoir l'éloigner le plus de Clostern.

Il marchoit aisément, sa taille étant dé-
gagée ; mais ses forces n'étoient point
en proportion, il étoit obligé de s'ar-
rêter souvent pour reprendre haleine.
Parti à onze heures du matin, à sept
heures du soir à peine avoit-il fait

douze milles. Il arrive à la porte d'une petite ferme écartée, périssant de lassitude & de besoin. Il entre ; on lui offre de bonne grace des rafraîchissemens. Il mange peu , & demande un lit pour se reposer ; on le lui donne , il se couche , & la fièvre le prend. Il n'avoit dans sa poche qu'une guinée : le reste de son trésor demeuré avec son linge & ses hardes au château , montoit à dix livres sterlings. Il donna sa guinée à la fermière , pour aller lui chercher les secours dont il avoit besoin. Francy étoit le nom de cette femme : elle étoit âgée , veuve , mère de plusieurs enfans déjà en âge de l'aider dans l'exploitation de la ferme. Francy alla chercher les choses nécessaires pour faire du bouillon au malade. Il eût eu besoin d'autres secours. L'esprit , le cœur étoient encore plus travaillés que le corps. Inquiet pour

Miss Dorothee , pour lui-même , sachant qu'il étoit poursuivi , il se voyoit assiégé par la honte & le châtement. Il avoit manqué à ses maîtres. Le pasteur de Buttorf , le chapelain de Woodstock , toute la nature étoit devenue son ennemie. Comment pourroit-il échapper ? Le seul habit qui lui restât étoit la livrée de l'homme déterminé à le poursuivre. Ses seules ressources étoient dans un endroit d'où il lui paroissoit impossible de les tirer. L'idée de Miss Dorothee , qu'il adoroit , dont il alloit faire le malheur , dont il se voyoit séparé pour la vie , ajoutoit encore au désordre de son imagination.

La fièvre dura trois jours sans relâche. Francy & ses enfans , entr'autres Dolly , une de ses filles , âgée de dix-huit ans , ne cessoient de lui rendre les soins les plus charitables. Le qua-

trième jour , le sang se calma , Richard dormit , & à la suite d'une sueur abondante , l'accès tomba entièrement.

Le malade , quoique foible , voulut se lever. Il s'assit dans la chambre de ses hôtes , servant à la fois de salle , de cuisine & de magasin. Là , les deux coudes sur la table , & la tête appuyée sur les mains , il rêvoit tristement ; des éclats de rire , & beaucoup de caquet qui se faisoient entendre à la porte , l'interrompirent.

Une de ces femmes , désignées communément sous le nom de bohémien-nes , tenoit la main de Dolly , lui prédisoit un mariage prochain , une aisance honnête , une famille nombreuse & toute jolie , une vieillesse avancée , de la santé , de la joie , du bonheur en tout genre. La jeune personne ne se possédoit pas , enchantée par la perspective d'un avenir aussi flatteur ,

& la forcière, pour la combler, chargeoit sans cesse ses prophéties de circonstances plus agréables. Miss Dolly entre pour faire part à sa mère de sa bonne aventure, la Bohémienne la suit, attirée, en apparence, par l'espoir d'une tartine de beurre & d'une tasse de lait, dont on devoit récompenser son savoir & sa complaisance. C'étoit une femme d'une taille fort au dessus de l'ordinaire, le tein bafané, l'œil vif & parfaitement beau, une physionomie aquiline, & dont on étoit saisi au premier aspect. Richard en fut frappé, il sortit de sa rêverie pour la considérer: elle-même le fixa pendant quelque temps sans rien dire, d'un air d'intérêt; enfin, elle approche de lui, & l'apostrophe. — Oh! oh! beau jeune homme, que faites-vous ici?...

A ce propos, Richard, occupé sur-

tout à se cacher , se croit reconnu , & rougit. Savez - vous qui je suis , bonne femme ? lui dit-il d'un air inquiet....

Peut-être , lui répondit-elle , mon métier est de connoître les gens , souvent mieux qu'ils ne se connoissent eux-mêmes. N'ayez pas de frayeur cependant , je ne trahis personne , encore moins les jeunes gens aimables : au contraire , je suis toute à leur dévotion.

Richard la tire par la manche , la conduit un peu à l'écart. Parlez , bonne femme , me connoîtriez - vous , en effet ?

Ou je ne suis pas forcière , répond la Bohémienne.... Si vous n'êtes que forcière , dit Richard , vos connoissances ne me donnent point d'inquiétude , & je n'ai rien à vous demander.

Mais voyez le petit incrédule ! dit
la

la Bohémienne ; vous avez donc bien du mépris pour mon art. C'est à Oxford que vous l'avez puisé.

A Oxford , reprend Richard avec précipitation ; que parlez-vous d'Oxford , madame ? Le pasteur de Buttorf vous auroit-il dit....

On ne me dit rien , repliqua la devineresse. Soyez moins incrédule , plus complaisant , & bientôt nous en saurons tous deux plus que le chapelain de Woodstock , le ministre de Buttorf , & tout le clergé d'Angleterre ne pourroient nous en apprendre. Sortons : venez avec moi sous ce maronnier ; Richard la suit : ils s'asseyent. Allons , lui dit-elle , donnez-moi votre main.

Et qu'y pourrez - vous lire ? reprit Richard avec humeur , & soupçonnant toujours le ministre de Buttorf d'avoir parlé sur son compte.

Bien des choses , repartit la Bohé-

mienne , cette main , ces yeux , ce front font un excellent livre.

Richard levoit les épaules. On peut, lui disoit-il, vous avoir donné sur mon compte le peu de lumières dont vous faites parade ; mais je suis trop prévenu contre votre art , pour en attendre rien de raisonnable.

Que vois-je ! repliqua la Bohémienne, un esprit fort de dix-huit ans sous un habit de livrée ! Cela me surprendroit, si j'étois moins faite aux prodiges. Regardez - moi entre deux yeux , & faites attention à ce que je vais vous dire. Dans un moment d'ici , je vous le pronostique , vous n'accorderez plus de confiance que je n'en voudrai, & me demanderez plus de choses que mon art , tout étendu qu'il est , ne me permettra de vous en apprendre. Dites - moi votre nom , votre âge.

Je ne vous dirai pas un mot , madame , vous faites profession de deviner , commencez par les petites circonstances dont vous paroissez curieuse : c'est vous mettre à une très-légère épreuve.

Quelle obstination , s'écria la moderne pythonisse ! Vous en dégoûteriez une autre ; mais nous avons des livres , & en cherchant bien , on y trouve des secrets d'une toute autre importance. Alors elle tire de sa poche un petit livret de la grosseur & de la forme d'un calendrier , le parcourt , marmotte , & prenant un ton un peu emphatique , elle lit : “ *Richard* „ *o-Berthon* , né à Londres , il y a eu „ dix-huit ans , le jour de Pâques „ dernier. „ Elle s'arrête , ferme le livre , & prenant Richard par la main ; eh bien ! mon ami , nous avons , vous le voyez , le moyen de nous

procurer les connoissances que l'on nous refuse.

Une sueur froide avoit saisi Richard de la tête aux pieds. On lui disoit un surnom déguisé avec soin depuis son départ du collège. On lui rappeloit des circonstances apprises dans sa jeunesse à Southam, de Mistriss Hallen sa bienfaitrice, & presque oubliées depuis. Ses principes sont renversés. Il n'ajoutoit aucune foi aux devins & aux sortilèges, il y va donner trop de confiance.

La Bohémienne le fixoit, le pénétoit. Allons, jeune homme, lui dit-elle, je vous étonne un peu, mais je ne dois pas vous effrayer. Je ne saurois être dangereuse pour vous. Votre vue m'a occasionné un plaisir surprenant, je suis éprise d'une affection singulière pour ce qui vous touche; abandonnez-vous à moi, je

vous répondez d'un bonheur au-dessus de vos espérances.

M'abandonner à vous , Madame ! reprit Richard , en la fixant à son tour avec une sorte d'effroi. Hélas ! en vous regardant , je ne m'y sens que trop porté. Un certain je ne fais quoi , au moment où je vous ai vue , a ému mon cœur ; mais votre profession si justement décriée , m'inspiroit de la répugnance , maintenant vous me forcez à connoître la vérité de votre art ; vous m'inspirez de l'effroi ! & je m'abandonnerois à vous.

Mon enfant , dit la Bohémienne , en le regardant d'un air attendri , & lui parlant d'un ton plein de douceur , écarterez la défiance & l'effroi. Puis-je vouloir vous tromper ? Vous êtes jeune , malheureux , abandonné , pour ainsi dire , de toute la nature. Quelles seroient mes vues ? Et si je ne me fers

de mon art que pour découvrir vos besoins , vos foiblesses , vous secourir & vous défendre ; si mes conseils ne contrarient jamais les règles de la morale la plus scrupuleuse ; s'ils ne vous engagent que dans le sentier de la vertu & du bonheur , comment pourrez-vous vous défendre de les suivre , & de vous attacher à moi ?

Richard regardoit la Bohémienne avec des yeux étonnés ; il la fixoit ; elle ne baissoit point la vue , soutenoit ses regards : un certain air de vérité , de noblesse , de dignité même perceoit dans sa physionomie , se répandoit sur son action , & triomphoit de l'habillement bizarre & délabré qui la couvroit.

Voyant que Richard restoit dans le silence , elle fut un moment sans l'interrompre ; puis , démêlant dans ses regards une sorte de décision : les momens sont chers , reprit-elle , ou

mon art me trompe , ou votre ame est déchirée par bien des passions dont il faut modérer l'activité. Vous êtes inquiet de votre sûreté , de votre existence , & ne l'êtes pas pour vous seul.....

Oh , qui que vous foyez ! s'écria Richard , mortelle , ange ou démon favorable qui venez me secourir dans cette solitude , puisque rien n'échappe à votre connoissance , dites-moi qui je suis , où je dois aller , comment pourrai-je me tirer d'un séjour si dangereux pour moi ? Comment pourrai-je m'éviter moi-même ? Je me hais , je m'abhorre , je me déteste.

Modérez ces excès , reprit la Bohémienne , ils tiennent d'un désespoir qui n'est ni raisonnable , ni même fondé. Donnez des bornes à votre curiosité. Vous en êtes où je vous avois promis que vous en viendriez

bientôt. Vous ne vouliez rien apprendre de moi ; maintenant vous voulez tout savoir , & même les choses dont il seroit dangereux de vous instruire avant le temps. Vous n'êtes point ce que vous paroissez être , il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Malheureux être , dégradé par la faute des auteurs de vos jours , méritez par votre résignation , votre douceur , votre patience , de revenir à votre place. Ignorez-vous jusques-là. Laissez-moi prendre soin de votre conduite : je veux une obéissance aveugle. Sir Georges , lassé de ses vaines poursuites , a abandonné votre trace , qu'on a su lui dérober. Ses gens sont de retour , & un déguisement va vous mettre hors d'état d'être découvert en sortant d'ici. Sous quelque forme que vous me voyiez , n'en concevez point de surprise ; aucune ne me fera natu-

elle , mais tout fera relatif à votre repos , à votre sûreté , à votre bonheur , devenu désormais l'objet de mes desirs les plus chers.

Rien n'égalait la surprise , l'agitation de l'ame du pauvre Richard ; le prodigieux savoir de la Bohémienne , dont il demeuroid convaincu , l'imposant de sa figure & de ses discours , ce qu'il y avoit de flatteur dans ses promesses , auroient pu l'ébranler , sans meriter sa confiance : un mouvement plus fort l'entraînoit. Partagé entre la crainte & le respect , il sentoit son cœur se porter vers elle , lui baisoit la main , & la mouilloit de ses larmes.

J'ai vaincu , Richard , lui disoit-elle , vous êtes désormais à moi. Allons , mon fils , permettez-moi dès aujourd'hui ce nom si tendre , vous m'entendrez un jour vous le donner avec plus de satisfaction.

Hélas ! dit Richard , jamais personne ne me l'a donné.... Je le fais , mon ami , repliqua la Bohémienne , vous avez été privé d'une grande douceur , & je veux vous en dédommager ; mais il faut m'ouvrir votre cœur , avec toute la confiance dûe à celle que vous nommerez d'un nom si tendre.... Avez-vous oublié Miss Dorothee.

Oh ciel ! madame , s'écria Richard , vous me percez le cœur.... Non , je ne l'oublierai jamais ; ses bontés si mal reconnues , la tendresse , l'estime de ses parens que je lui ai peut-être fait perdre , feront le malheur de ma vie. Hélas ! madame , le fond de mon cœur étoit innocent , ou me paroissoit l'être. On voulut me deffiller les yeux : je ne voulus pas les ouvrir ; mais j'étois , sans le savoir , coupable de la dernière ingratitude : elle a pensé me coûter la vie.... Vous étiez bien imprudent ,

mon enfant , repartit la Bohémienne.
Sir Georges & Milady l'ont été plus
que vous....

Je suis bien puni , reprit Richard.
J'ai offensé Miss Dorothee.... Je ne
puis la voir ; je ne puis vivre séparé
d'elle : je ne tarderai pas à mourir....

Il ne faut pas , mon fils , vous livrer
à des idées si funestes ; vous aimez
ardemment. Il est sans doute malheu-
reux pour vous d'avoir conçu une
passion si violente pour une personne
dont l'état paroît avoir aussi peu de
proportion avec le vôtre ; mais.... la
fortune a ses vicissitudes.

Ciel ! s'écria Richard , comblez tou-
jours de vos faveurs l'aimable Doro-
thee , ne permettez pas qu'elle tombe
jamais assez bas , pour que je puisse
aspirer à elle sans la faire rougir.

Voilà un sentiment noble , mon fils ;
il vous rend digne d'un meilleur sort.

Je ne vous conseille point de vous livrer à des espérances trop flatteuses ; mais conduisez - vous sagement ; les circonstances peuvent s'arranger de manière que Miss Dorothée puisse accepter un jour votre main , sans être dégradée à ses yeux , ni aux vôtres....

Elle m'épouserait un jour ! dit Richard , avec un transport qui tenoit de la convulsion. Vous voulez que je l'espère , madame....

Je ne veux , reprit la Bohémienne , ni de ces transports , ni de ces folles confiances ; pensez que la prudence humaine , aidée des secours du ciel , peut opérer d'heureux changemens en votre faveur , si vous y contribuez par votre retenue , par votre sagesse. Livrez - vous entièrement à ma conduite , & commencez à quitter l'habit que vous portez , il vous exposerait beaucoup , en tout autre lieu que dans

dans cette espèce de désert. Rentrons dans la maison , je vais vous en donner un propre au déguisement qui vous est nécessaire.

La Bohémienne se fait conduire par Richard au petit cabinet où il avoit passé la nuit ; elle lui ordonne d'y rester , de l'y attendre. Un quart-d'heure après , elle rentre les mains pleines de hardes de femmes très-simples , mais très-propres , achetées de la bonne femme Francy , & aide à Richard à s'en revêtir. Dès qu'il fut habillé , elle le fait asseoir. Ecoutez-moi bien , lui dit-elle. Je mets en œuvre un innocent stratagème. Vous en connoîtrez un jour toute l'utilité. Songez maintenant, soit par vos actions soit par vos discours , à ne pas me démentir.

La fermière & sa famille demeurent persuadées que vous êtes fille de Tom

Cawsson , gentilhomme du comté de Kent : votre nom est Arabelle. On vouloit vous donner un mari d'un âge peu proportionné au vôtre ; vous avez fui la maison paternelle pour vous dérober à ce lien. Vos parens ont donné commission de vous chercher dans toute l'Angleterre. Votre père oubliant votre égarement , vous tend les bras ; suivant vos traces , depuis trois mois , il a découvert votre séjour dans un château des environs , il est à dix milles d'ici. Je pars pour l'avertir ; il viendra sans doute vous chercher après demain matin ; tenez-vous prête à le recevoir. Adieu , Miss Arabelle Cawsson , vous ne tarderez pas à me revoir.

A peine la Bohémienne étoit sortie , que Dolly & sa mère entrent. Ah ! ah ! Miss , lui dirent-elles , nous avons toujours soupçonné la vérité. Vous

avez l'air délicat , la voix flutée , & cet habit de livrée vous alloit si mal ; on voyoit bien qu'il n'étoit pas fait à votre taille. Enfin tout ira bien pour vous ; Master Cawsson votre père doit arriver après-demain. Tranquillisez-vous. Vous ne mangez rien depuis trois jours : cette conduite n'est pas raisonnable.

La harangue embarrassa Richard : il étoit peu fait au mensonge , rougissoit aisément , & en gardant le silence , il joua très-naturellement son rôle. La différence du sexe avoit rendu jusqu'alors Dolly & sa mère très-réservées avec lui ; dégagées de toute crainte , elles lui firent des caresses un peu vives , & rendirent son personnage plus difficile à soutenir. Cependant la soirée & la journée du lendemain se passèrent sans qu'il se fût démenti.

Le jour désigné pour le départ de

la fausse Miss Arabelle pointoit à peine , deux hommes paroissent à la porte de la ferme ; ils étoient à cheval , & en conduisoient un en lessé proprement harnaché. On étoit levé , & Miss Arabelle préparée à toute aventure.

Les cavaliers descendent , un d'eux s'adresse au frère de Dolly , & demande si Miss Arabelle Cawsson n'est pas dans cette maison. A cette question , la fausse Miss elle-même se présente ; le plus apparent des deux cavaliers , le visage presque couvert d'un colet de redingotte , vient à elle avec précipitation , l'embrasse avec tendresse. L'autre cavalier lui amène sa monture , l'aide à monter. Le père de Miss paroissoit occupé à parler aux gens de la ferme , & à les remercier. Toutes ces opérations furent vives , & la compagnie un moment après étoit en route.

Richard travesti marchoit sur les traces des deux conducteurs inconnus de lui : sans doute ils étoient envoyés par la Bohémienne. Mais de quelle nature étoit cet être secourable dont il recevoit des secours ? Les études avoient décrédité dans son esprit la chiromancie , la magie , & tous les prétendus arts de cette espèce. Il ne pouvoit concevoir un devin ou un forcier qui ne fût pas un fripon. Par quelle médiation d'ailleurs les prodiges qui le surprenoient pouvoient-ils s'opérer ? Sa religion lui permettoit-elle d'accepter des secours dont la source étoit inconnue, & pouvoit être suspecte ? Mais on lui parloit de le conduire dans le sentier de l'honneur & de la vertu : un être corrompu par essence , & mal intentionné, pouvoit-il tenir ce langage , & prendre de semblables engagements ? Flottant en-

tre tant d'idées qui se contrarioient entr'elles , plein de la lecture des ouvrages de Platon & d'Apulée , il se rappelle le démon de Socrate ; un instant après il va plus loin encore en fait de crédulité , il rêve de génies & de fées. Rien ne lui paroît vrai : il trouve de l'apparence à tout , mais il se promet bien d'examiner scrupuleusement les conseils qu'il pourra recevoir , ou les actions dans lesquelles on l'engagera , pour en démêler les principes.

Après trois heures d'une marche assez vive , la cavalcade arrive à Honyton , à la porte d'une auberge. Un des cavaliers prend les devants , & entre dans la maison ; l'autre reste pour donner la main à la fausse Mifs , à la descente de cheval. On la fait entrer dans une salle basse. Elle y étoit seule. Un jeune homme assis sur la porte en

déhors paroïssoit être dans le plus violent désespoir , & jetoit les hauts cris. Richard s'assied en silence , trop plein de sa propre aventure pour pouvoir s'occuper de celle d'autrui. Un instant après , une servante d'auberge vient lui dire de la suivre. M. votre père , lui dit-elle , vous attend dans la chambre qu'il a choisie pour se reposer , & je vais vous y conduire ; Richard la suit. La servante lui montre la porte , & se retire : il entre , & trouve un homme d'une taille mince , mais assez haute & proportionnée , d'une figure noble , très-revenante , d'un maintien aisé , décent , cavalier de trente à trente-cinq ans , à-peu-près. Cet homme l'aborde d'un air familier & libre à la fois , l'embrasse. Eh bien , lui dit-il , ma chère Mifs , êtes-vous fatiguée ?

Richard très-embarrassé des poli-

teffes de l'inconnu , les reçoit froide-
ment, l'examine de la tête aux pieds,
& ne se rappelle point de l'avoir vu
nulle part. Celui-ci rit de son embar-
ras. Vous ne remettez point ma phy-
sionomie, ma chère Mifs; cependant
je n'en ai pas pris une absolument
méconnoiffable. Il y a deux jours,
vous étiez garçon, vous vous appe-
liez Richard, & j'étois votre mère,
ce matin vous étiez fille de Tom
Cawffon, & j'étois votre père: mais
je ne fuis plus un lourd gentilhomme
campagnard, je fuis le capitaine Senti,
officier, attendant la réforme, & vous
êtes ma fille. Allons, pourfuivit-il
avec gaieté: vive Mifs Bekit Senti,
& faites-moi connoître qu'elle est di-
gne par fes fentimens d'appartenir à
un homme dont l'Etat eft content, &
qu'on en récompensera bientôt, en le
mettant fur le rôle des mortes-paies.

Hélas ! répondit Richard, vous êtes ce qu'il vous plaît d'être, dites-moi ce que je dois être moi-même. Je reste fille ; cela vous plaît ; mais ce ne sera, je m'en flatte, qu'en apparence.

Le soi-disant capitaine sourit de la frayeur de sa fille prétendue. Le rôle d'une jeune & jolie personne, lui répondit-il, n'est pas à dédaigner ; mais je ne prétends point gêner votre goût à cet égard. Le bien de vos affaires exige ce déguisement pour un temps ; songez à ne pas vous écarter de votre rôle, & s'il vous confond avec des personnes du sexe dont vous avez l'apparence, préservez-vous surtout des regards du vôtre ; si vous veniez à vous oublier, je suis vindicatif, & ne répondrais de rien.

Cette menace faite d'un ton sérieux, & faire quelques réflexions à Richard, lui fit paroître son ajustement plus

incommode. Sans doute, dit-il au capitaine, vous me délivrerez bientôt de cette sujétion.

Au contraire, répliqua celui-ci, vous aurez tout le temps d'en prendre l'habitude : je ne fais pas même si vous resterez angloise ; cela ne convient point à vos intérêts ni à mes vues. Vous ferez galloise.

Galloise ! moi, cela ne se peut. Je ne saurois être gallois ni galloise ; j'en ai jamais été au pays de Galles. Je n'entends pas un mot du jargon.

Tout dans ce monde n'existe qu'en apparence, répliqua le capitaine. Moi qui vous parle, je ne suis pas moi-même mais un autre, & vous me connoîtrez un jour. Vous ne ferez ni Miss Bel Senti, ni galloise ; vous paroîtrez l'être : au reste, il ne faut pas employer le merveilleux à tout. Nous allons prendre le chemin du pays de

Galles : vous y ferez en bonne maison ,
 & quand vous serez instruite comme
 vous devez l'être , je vous produirai
 sur la scène où je veux vous faire
 réussir.

Richard , la tête pleine de tant de
 discours énigmatiques , restoit dans le
 silence : sa physionomie caractérisoit
 son étonnement & son embarras. Le
 pauvre enfant , disoit le capitaine , il
 est absorbé : il faut que je lui parle
 de Miss Dorothee.

Miss Dorothee ! reprit vivement
 Richard , avez-vous quelque chose à
 m'en apprendre ?.... Vous lui tenez
 bien au cœur , reprit le capitaine....
 Elle est donc bien malheureuse , reprit
 Richard.... Elle a , répond le capitaine ,
 reçu quelque légère consolation. Elle
 avoit bien des reproches à essuyer ;
 Mistriss Brown sa tante , femme pleine
 de bonté & d'indulgence , l'en a défen-

due. Qu'elle sorte de la maison, cette fille sans sentiment; disoit Sir Georges. Je la recevrai dans la mienne, disoit la bonne tante.... Je la déshérite, ajoutoit le baronnet.... Elle aura tout mon bien, répondoit la dame.... C'est une ordure, c'est une horreur, disoit Milady Nettling, je ne puis la voir. Et moi, répondoit la tante, je ne pourrai la voir assez. Je la chasse de chez moi, crioit le baronnet. Et moi, disoit Mistriss Brown, je l'emmènerois sur le champ à ma terre, si on pouvoit la transporter sans risques.

Elle est donc malade ? s'écria Richard d'un air allarmé.

Tout est calmé, dit le capitaine, elle va mieux. Elle suivra sa tante. Déjà elle n'est plus obsédée par son père & par sa mère. Ils sont partis tous deux pour une de leurs terres dans le comté de Derbent ; & je me trompe

fort,

fort, ou les plus grandes inquiétudes de Mifs Dorothée roulent aujourd'hui sur l'incertitude du sort de son pauvre Richard.

Cette chère Mifs, dit Richard; elle m'aimeroit! elle s'inquiète pour moi: ah! Monsieur, vous voulez me flatter... Mais dites-moi.... Je ne puis vous en dire davantage, ma chère Bekit, dit le capitaine, en s'éloignant un peu d'un air distrait, & paroissant arrêter ses regards sur quelque chose qui se passoit dans la cour de l'auberge. Le compagnon de voyage du capitaine & de Richard y parloit à ce jeune homme éploré que le dernier avoit vu à la porte du fallon, lors de son entrée à l'auberge. Cet homme, domestique en apparence du capitaine, abandonnant la conversation dont il étoit occupé, monte dans la chambre, & vient aver-

tir la jeune Miss & son père qu'on va leur servir à dîner.

Tom, lui dit le capitaine, quelle raison a ce jeune homme de se désoler.

C'est, répondit Tom, le fils d'un fermier du voisinage. Pendant l'absence de son père, il a pris un cheval de la ferme pour aller voir une course à Culliton. En revenant, un voleur le rencontre dans un sentier creux & détourné, à un mille d'ici, le force à changer de surtout avec lui, & lui enlève le cheval. Le jeune homme n'ose retourner chez son père.

Tom, dit le capitaine, le voleur ne faisoit pas le mérite du surtout dont il s'est défait. Dites au jeune homme de fouiller au fond de la poche droite, il y trouvera une bourse & des guinées, dont la vue consolera son père de la perte d'un assez mauvais cheval.

Tom descendit avec précipitation,

I M P R O M P T U. III

& bientôt après le capitaine & Richard, par la fenêtre, furent témoins de la joie excessive du payſan, à la vue du tréſor qu'on venoit de lui découvrir. C'étoit en apparence une vingtaine de guinées. Pendant qu'on examinait cette ſcène, le dîner fut ſervi. On mangea, & on ſe remit en route.

A rendre compte de la ſituation de l'eſprit de Richard, de ſes idées, de ſes réflexions, de ſes imaginations ; de ſes ſurpriſes, on tomberoit dans la monotonie. La petite troupe, après avoir marché leſtement, arriva le ſoir à Bridgewater. Richard à peine remis de la fatigue occasionnée par un violent accès de fièvre & quatre jours de diète, témoigna de l'inclination pour le repos ; il fut décidé que la marche ſeroit ſuspendue le lendemain. Dès le même ſoir, Tom, ce domeſtique apparent du capitaine, fut envoyé, on ne

fait où, sous prétexte d'une commission dont le maître se réserva la connoissance.

Des François, prisonniers de guerre, remplissoient l'auberge où le capitaine & sa fille prétendue étoient descendus. Il y avoit parmi eux un enseigne de vaisseau, deux gardes-marine, un chirurgien & deux pilotes. Ces étrangers, trompés par le déguisement de Richard, & frappés des agrémens de sa figure, en le voyant, s'écrièrent assez haut pour être entendus de lui; voilà une très-jolie Mifs. Le capitaine & Mifs Bekit parurent ne point faire attention à un compliment indirect fait en langue étrangère, & peut-être assaisonné d'une exclamation tant soit peu marine. Richard se coucha, & dormit la grasse matinée. Le capitaine sortit de très-bonne heure.

Vers les onze heures, Richard ve-

nant de se lever, aidé par une fille de l'auberge, cherchoit à donner de la bonne grâce à son ajustement, lorsqu'on entendit beaucoup de bruit dans la maison. Les officiers François y entroient en jurant. La populace les suivoit, & leur jetoit des pierres. Ils ferment la porte sur eux. Bientôt après un connétable, armé de son bâton, l'assiège, frappe à grands coups, & ordonne d'ouvrir de la part de la justice. L'hôte vouloit obéir; les François l'en empêchoient. En dedans, en dehors de la maison, c'étoit un vacarme épouvantable.

Richard, curieux de son naturel, sortit de sa chambre, & demanda en françois aux prisonniers, le sujet de la dispute. Ceux-ci, charmés de trouver une demoiselle angloise instruite assez pour les entendre, répondirent :
Des gens du peuple nous ont insultés

Et frappés mal à propos, nous les avons repoussés. Il est étonnant qu'on se soit porté contre nous à de tels excès; nous sommes sous la sauvegarde du gouvernement: on veut sans doute pousser plus loin l'insulte; mais avant de le souffrir, nous nous ensevelirons sous les ruines de la maison. En disant cela, ils s'armoient de leurs épées, & délibéroient s'ils feroient, ou non, une sortie sur la canaille.

Richard ignoroit le fond de l'aventure, n'entendoit rien au droit des gens, & ne fut à qui donner raison. Il voyoit beaucoup de colère & de résolution en dedans de la maison; il mettoit la tête à la fenêtre, & distinguoit un homme de bonne mine, simplement vêtu, animé de fureur, & excitant celle de la populace. *J'en aurai vengeance*, crioit cet homme: *J'irai au juge de paix, à l'amirauté,*

au parlement , au roi. Qu'on enfonce la porte , qu'on démolisse , s'il le faut , la maison.

Le désordre étoit extrême , & le danger assez grand pour les deux partis. Tout-à-coup le capitaine Senti paroît dans la rue , il aborde d'un air honnête l'homme qui haranguoit la foule , & le connétable.

M. Orchard , leur dit-il , & vous M. l'officier de paix , les personnes que vous prétendez arrêter ici par violence , sont des prisonniers de guerre dignes de vos égards. S'ils vous ont offensés , s'ils ont troublé le bon ordre , s'ils doivent des réparations , des dédommagemens , je les connois , & me rends caution pour eux de dix mille livres sterlings. S'ils doivent aller chez le juge de paix , ils y viendront avec moi sans contrainte. Faites écarter la foule. Dès que serai entré dans la maison , la

porte s'en ouvrira pour vous, & lorsqu'on vous vous ferez instruit de l'affaire, vous vous ferez gré d'avoir observé les ménagemens que je vous conseille.

Le connétable se tourne vers M. Orchard. Monsieur, lui dit-il, il y a dans dix mille livres sterlings de quoi payer bien des têtes cassées, & remplir toute l'étendue des dommages-intérêts prononcés par un jugement. Ce monsieur, en montrant le capitaine Senti, parle en honnête homme qui fait les loix du royaume, & comme officier de justice, j'opine que vous devez vous tranquilliser, & le laisser faire.

M. Orchard fut obligé de déférer à l'avis du connétable: celui-ci fait un signe de son bâton & un cri. La populace entend le signal, s'écarte, & le capitaine se présente à la porte, qui lui est ouverte sur le champ. Il aborde

les o
leur a
gue,
messie
neur,
enviro
conno
faire d
vaincr
de jus
Tous
raison
pour v
qu'ils d

Les
des pro
porte s
nétable
le ca
De
Orchar

les officiers François d'un air aisé, & leur adressant la parole dans leur langue, avec une facilité surprenante; messieurs, leur dit-il, un homme d'honneur, un des plus riches fermiers des environs se croit offensé par vous; je connois votre innocence, & puis la faire connoître; mais il faut l'en convaincre lui-même, & mettre l'officier de justice en état de faire son rapport. Tous deux sont disposés à entendre raison, & vous leur devez, par égard pour votre repos, les éclaircissemens qu'ils désirent.

Les officiers François se rendent à ces propositions aussi raisonnables. La porte s'ouvre. M. Orchard & le concétable sont admis. On les fait asseoir, & le capitaine Senti entre en matière.

De quoi vous plaignez-vous, M. Orchard? Ces messieurs n'entendant

point notre langue , je me charge de répondre pour eux.

Ces François , reprit le bon fermier , rencontrent une de mes filles au sortir de l'église , comme elle traversoit le pré pour se rendre à la maison , ils sont trois : ils l'insultent. Quelques jeunes gens du village surviennent , & veulent prendre la défense de ma fille , on les a assommés. Pendant ce temps , on a vu un camarade des agresseurs enlever mon enfant.... Je fors de l'office , j'apprends ces outrages....

Calmez-vous , M. Orchard , dit le capitaine , votre fille n'a point été insultée ; elle n'est point enlevée. Ces trois messieurs ayant chacun un bouquet , se sont trouvés sur son passage , lui ont fait la politesse de le lui offrir ; elle s'en défendoit ; ils n'entendoient pas son langage : elle ne comprenoit rien au leur. Pendant une conversation

aussi mal suivie, cinq jeunes gens de la paroisse se sont avancés, ont attaqué ces messieurs, en ont été bien reçus : votre fille effrayée étoit prête à se trouver mal, un honnête Anglois est venu lui offrir le bras, & l'a reconduite chez vous; elle y est. L'origine de la dispute, les trois bouquets, sont encore sur le champ de bataille.

Vous m'assurez de cela, monsieur, dit le fermier au capitaine ? Oui, monsieur, répondit celui-ci, & je m'offre pour caution de la vérité de mon rapport. En ce cas, reprit le fermier, ceux qui ont été maltraités peuvent aller chercher des dédommagemens où ils voudront, & faites agréer, je vous prie, à ces étrangers, les excuses que je leur fais de m'être prêté aux emportemens de quelques étourdis de ma nation. Vous voudrez bien ensuite m'accompagner chez le juge de paix

avec le connétable, pour arrêter les suites de cette affaire.

Pendant la négociation, les officiers avoient les yeux attachés sur le capitaine & le fermier; ils ne concevoient rien à la conversation; mais ils voyoient la physionomie de M. Orchard se calmer comme par degrés, tandis qu'il régnoit un air de mécontentement sur celle du connétable. Le capitaine s'approche des François : tranquillisez-vous, messieurs, leur dit-il, le tumulte est apaisé. M. Orchard reconnoît son tort, & vous prie d'oublier la part qu'il a prise à l'insulte dont vous avez droit de vous plaindre. Les François firent une inclination à M. Orchard, il la leur rendit, & les trois Anglois sortirent.

Richard, seul témoin de l'aventure, (l'intelligence des deux langues l'avoit mis à portée de n'en pas perdre un mot)

mot) resta avec les étrangers. Le plus âgé des trois s'approcha de lui : aimable Miss, lui dit-il, nous ne comprenons que la moitié de ce qui se passe ; mais, selon toute apparence, nous avons les plus grandes obligations à M. votre père. Convenez-en : il parle un françois trop pur, il montre trop d'inclination à nous servir, pour ne pas être françois lui-même.

Il vient de faire le devoir d'un véritable Anglois, répliqua Richard : *il l'est sans doute*. Cette réponse coûta quelque chose à sa franchise. Plus il voyoit le capitaine, & moins il parvenoit à le définir. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorsque celui-ci rentra dans l'auberge. Miss, dit-il à la fausse Bekit, prenez votre chapeau & vos gants : l'honnête M. Orchard nous engage à dîner, & nous y allons.

L'air sérieux du capitaine, & la tour-

nure de la proposition déconcertèrent presque Richard. Assurément, monsieur, répondit-il, fait comme je le suis, vous ne devriez pas chercher à me montrer : quel personnage voulez-vous que je joue parmi des inconnus ?

Celui, répondit le capitaine, d'une jeune personne sans usage du monde & sans maintien, que tout embarrasse; celui de ma fille, enfin. Vous avez bien des dispositions à le remplir; mais vous avez besoin de vous y perfectionner. Je ne suis pas mécontent de la façon dont vous vous êtes conduite hier dans le chemin, & ce matin dans cette auberge; mais il faut vous essayer sur un théâtre plus étendu, où l'on vous voie plus long-temps, & de plus près.

Richard, déterminé jusqu'à un certain point à se laisser conduire, obéit; sans faire d'autres représentations au

capitaine , & tous deux se rendirent au lieu de l'invitation.

Sous le plus grand air de simplicité, la maison de M. Orchard respiroit l'aisance & même l'abondance; la candeur, la bienveillance étoient peintes sur la physionomie des personnes dont sa famille étoit composée. Mistriss Orchard, & trois filles éblouissantes de fraîcheur, de jeunesse & d'agréments, viennent au-devant de Richard, & le préviennent par les embrassemens les plus affectueux; deux grands garçons nerveux & bien bâtis lui tirent leur révérence, d'un peu moins bonne grâce, mais cependant avec une modeste assurance. On se met à table; on peut se figurer un repas fait à la campagne, chez un riche fermier: plus de propreté que de recherche & d'élégance; plus d'abondance que de goût; du bon cœur sans démonstration, des

attentions fans ménagemens , de la franchise fans ouverture , de la bonne humeur fans gaieté , des mets succulens fans être assaisonnés , de la bierre du temps du roi Jean , & de six sortes de poudings. On vouloit deviner les goûts du capitaine & de Richard , & on les servoit fans relâche. La fausse Mifs étoit l'objet des agaceries des jeunes demoiselles , qui la regardoient comme leur compagne , & des œillades amoureuses des jeunes gens , qui la trouvoient fort à leur gré. Le repas fini , M. Orchard & ses fils demeurèrent à table avec le capitaine ; Mistrifs Orchard & ses filles conduisent Richard dans une autre chambre , où on avoit dressé un cabaret chargé de liqueurs.

Quand les femmes se crurent seules entr'elles , les filles de Mistrifs Orchard , jusques-là retenues dans les avances

qu'elles avoient faites à Richard, se livrèrent un peu davantage, & lui firent les caresses les plus vives, les plus capables de le flatter. La situation de la fausse Miss étoit très-embarrassante : l'ingratitude n'étoit point dans son caractère, & la bienséance vouloit qu'il rendit honnêteté pour honnêteté. S'il se livroit un peu, il craignoit bientôt de se livrer trop. Les objets étoient agaçans : il se voyoit au moment de repousser ou de fuir. Heureusement MM. Orchard & le capitaine entrèrent. L'ainé apportoit un violon, & le cadet un tambourin; on proposa de danser, & le capitaine Senti ouvrit le bal avec madame Orchard, & dansa l'orn-pipe, avec les grâces d'un homme de cour, le feu, la légèreté, la force d'un jeune homme. M^{lles}. Orchard firent admirer à leur tour leurs grâces naïves. Tout alloit bien, lorsque l'ainé de la maison

vint prier Richard à danser ; celui-ci s'en excusoit sur son ignorance. Allons, Bekit, disoit le capitaine, vous n'avez jamais dansé ; mais la compagnie est remplie d'indulgence. Il faut, ma fille, savoir s'amuser, & contribuer à l'amusement des autres. On a d'abord mauvaise grâce ; on ne fait ce qu'on fait ; ensuite on se perfectionne par l'exercice. Faites deux tours de chambre ; écoutez la mesure, & figurez. Richard ne put se dispenser d'obéir. Il s'en acquitta mal. Partout ailleurs on auroit ri. Où il étoit, on lui fut bon gré de sa complaisance : elle lui valut les embrassemens des dames, & par-dessus tout, ceux du capitaine, qui le serroit dans ses bras avec une tendresse extraordinaire. L'heure du thé survint : on en prit, & on se sépara, en se promettant de ne jamais s'oublier.

Richard revenoit à l'auberge avec le

capitaine. Je ne puis , lui disoit celui-ci , ma chère Bekit , trop applaudir à votre complaisance pour mes volontés : elle achève de vous gagner mon cœur. Je vous aurois fait chanter tantôt ; mais vous vous en acquittez trop bien , & si je vous eusse fait développer devant nos hôtes un talent aussi correct , dont ils ne sont pas à portée de faire l'école , la politesse n'auroit pas été obligeante pour eux. J'ai mieux aimé vous faire danser ; votre maladresse même a prouvé l'envie que vous aviez de leur être agréable.

Richard s'entendant toujours traiter de Bekit ou de Miss , dit avec douceur. Vous m'avez , monsieur , habillé en fille : oubliez-vous que je ne le suis pas ; ces jeunes personnes tantôt....

Je vous entends , dit le capitaine , elles vous auront mis dans l'embarras ; mais il faut des épreuves de cette

nature pour vous préparer à de plus grandes. Quittez ce petit ton boudoir & mécontent, surtout ni de monsieur, ni de madame avec moi. Je suis votre père ou votre mère, selon l'occasion, & vous proteste, soit que je vous sois l'un ou l'autre, que le ciel ne pouvoit vous en donner un plus tendre. Le capitaine craignant d'avoir mortifié Richard par cette petite réprimande, l'embrassa avec une tendresse si marquée, que celui-ci en fut ému, & y répondit. Ils entroient à l'auberge. Un homme en uniforme aborde le capitaine. Eh bon jour, lui dit-il, mon brave commandant. Ah ! ah ! c'est vous, sergent ? Oui, mon commandant, c'est votre serviteur Harry Baggot.... Je vous croyois à Bath, Baggot, on vous avoit donné un congé pour aller prendre les eaux.... J'y allois, mon commandant. J'ai trouvé un de mes anciens

camarade
proprie
bienn
cela
à la

M
vous
Bath
déco
gné
voir
honn
état
quelc
vous

Q
fois
où le
velle
deme
tous
tions

camarades, tenant taverne : il m'a proposé d'essayer de son cidre & de sa bière; je sens que je me rétablis: si cela continue, je laisserai couler l'eau à la mer.

Mais Baggot, dit le capitaine, on vous a envoyé votre congé absolu à Bath. Vous êtes libre désormais. Votre décompte est fait; votre argent confi-gné à l'amirauté: vous pouvez le recevoir sur votre quittance. La somme est honnête, Baggot, & vous mettra en état de vous établir avec agrément dans quelque endroit de l'Angleterre que vous vouliez choisir.

Que le ciel vous en récompense mille fois! s'écria Baggot dans l'enthousiasme où le mettoient tant de bonnes nouvelles. J'apprends que cette jeune demoiselle est votre fille; puissiez-vous tous deux être comblés de bénédictions! Ah, Miss, pardonnez-moi la

hardieffe, vous avez pour père le plus brave, le plus digne officier qui soit dans les troupes.

Je suis, mon cher Baggot, dit le capitaine, bien sensible à ces témoignages de votre amitié & de votre bon cœur; puis se tournant du côté de Richard: ma fille, lui dit-il, je n'ai pas d'argent sur moi, donnez au sergent de quoi boire à notre santé.

Richard regarda le capitaine d'un air étonné; mais, mon père, comment donnerai-je de l'argent? je n'en ai pas. Vous devez en avoir, ma fille, reprend le capitaine: souvenez-vous de l'histoire de ce jeune homme que nous rencontrâmes hier, & cherchez dans vos poches.

Richard cherche, & parmi de petites nippes propres à l'usage d'une femme, dont il ne se croyoit pas possesseur, il trouve une bourse remplie

d'or,
guine
reme
bour
capit
cet a
fille;
dre u
tes p

Vo
aumé
hono
terai

Le
élève
se p
s'arre
bouc
le se
Une
parta
Aprè

d'or, assez bien nourrie, en tire une guinée, & la donne au sergent. Celui-ci remercie & prend congé. Richard, la bourse à la main, se tourne du côté du capitaine; que ferai-je, monsieur, de cet argent-ci?..... Du bien, ma fille; je vous conseille de n'en pas perdre une seule occasion: elles sont toutes précieuses.

Vous me choisissez donc pour votre aumônier, dit Richard: je me tiens honoré de l'emploi, & m'en acquitterai.

Le lendemain, le capitaine & son élève partirent de grand matin. Le jour se passa sans événement. Le soir ils s'arrêtèrent dans un petit village. Un bouchon en assez mauvais ordre étoit le seul gîte où l'on pût y passer la nuit. Une chambre unique, un lit qu'il faut partager, en sont toutes les ressources. Après un léger repas, Richard, jeune,

& peu fait à la fatigue , s'endormit sur le champ , & resta sur une oreille jusqu'à neuf heures du matin. Le soleil dardant alors sur son lit , il le réveille ; il ouvre les yeux , & ne voyant pas le capitaine Sentri à côté de lui , il écarte un peu le rideau , & le cherche dans la chambre. Le capitaine n'y étoit pas.

Une femme , assise contre une table , le dos presque tourné au lit , dans un déshabillé leste , & couverte d'un peignoir , faisoit sa toilette.

Richard , surpris de cette apparition , s'avance doucement sur le pied du lit , pour regarder le nouvel hôte admis à partager leur petit appartement.

C'étoit une femme entre deux âges , d'un air extrêmement noble , le teint uni & assez frais , sans beaucoup d'éclat , ayant de beaux cheveux , parfaitement noirs , qu'elle paroissoit très-attentive à arranger ; elle jeta , par hasard , les
yeux

yeux sur le pied du lit, & vit la tête de Richard fortant entre les rideaux.

Elle se lève, vient précipitamment au lit; eh bien, dit-elle d'un air caressant & gai, d'une voix douce, comment ma petite Miss a-t-elle passé la nuit?

Richard ouvrant ses yeux de toute leur largeur, envisage la femme qui lui parle, l'examine pendant quelque temps, compare ce qu'il a vu à ce qu'il voit. Il croit reconnoître quelques traits de la bohémienne & du capitaine, mais très-embellis. La taille semble plus haute, le maintien est tout autre : ce n'est plus la même action, le même jeu de physionomie.

Oh ciel ! dit-il, Madame, c'est vous. Encore, Madame ! reprend la femme en peignoir. Vous êtes une petite entêtée. Je suis votre mère aujourd'hui, & qu'il ne vous arrive pas de l'oublier.

Levez-vous, venez m'aider : il faut acquérir de l'adresse, pour pouvoir par la suite être utile à soi-même.

Richard se lève, prend ses jupons, & vient montrer, en servant sa mère, plus de bonne volonté que d'expérience. La dame, quoique décevant, lui laissa voir assez de choses pour le convaincre qu'elle étoit parfaite dans le sexe qu'il lui avoit plu d'adopter pour ce jour-là. Dès que la toilette fut faite, la dame ordonne à Richard d'aller faire seller les chevaux : il obéit. Les hôtes du bouchon voyant la métamorphose opérée chez eux, en furent un peu surpris. Ils n'étoient pas en droit d'en demander compte : ils étoient bien payés. Ils virent partir les dames sans rien dire, & leur souhaitèrent un bon voyage.

Richard n'avoit pas le loisir de s'ennuyer en route. N'eût-il pas eu le

cœur
actio
guid
dre
d'eff
suffi
Il
che
on
éto
com
aîsé
F
affi
gran
La
pré
T
du
blé
vie
joli

cœur rempli d'une grande passion, les actions & les métamorphoses de son guide, leur lien, si difficile à comprendre, avec le bien qu'on lui permettoit d'espérer, eussent fourni une matière suffisante à ses rêveries.

Il falloit qu'on le conduisît par des chemins bien détournés; l'endroit où on le fit arrêter ce jour-là pour dîner étoit encore, pour l'apparence & les commodités, au-dessous du gîte mal-aisé où ils avoient passé la nuit.

Richard descendu de cheval étoit assis seul dans une chambre assez grande, mais où tout étoit en désordre. La dame s'étoit écartée, sous quelque prétexte.

Trois hommes d'assez mauvaise mine, du fond d'un cabinet où ils sont attablés, voient la fausse Bekit, se lèvent, viennent à elle; l'un lui dit qu'elle est jolie: l'autre la prend par le menton:

le troisième veut lui faire une careffe un peu vive. Richard se défend, crie, & donne un soufflet à l'insolent : tous trois, peu rebutés par ses rigueurs, s'acharnoient sur lui, quand la dame arrive.

Ces trois hommes avoient l'épée au côté, la dame tire du fourreau la première des trois qui lui tombe sous la main, & frappe à grands coups sur ceux qu'elle appelle les ravisseurs de sa fille. Un des trois bandits se retourne pour lui faire tête ; elle croise le fer qu'on lui oppose, & d'un coup de fouet défarme son adversaire.

Ce trait de vigueur a suspendu les attaques tournées contre Richard. La dame, l'épée haute, a l'air de Médée en fureur : ses yeux étincellent ; elle prononce d'un son de voix rauque & élevé, des paroles dont le sens est inconnu : le son même en est effrayant.

Les
dans
tent
gnem
à un
dispa

La
quel
& re
s'il n
nair
de n
pas
bien
cisse

C
dan
sen
Au
ord
méc

Les trois hommes, la terreur peinte dans les yeux, la regardent, l'écou- tent, sortent avec précipitation, rega- gnent leurs chevaux attachés près de-là à une palissade, prennent le galop, & disparoissent.

La dame fort un moment, va dire quelques paroles à l'hôte du bouchon, & rentre d'un air aussi tranquille que s'il ne se fût rien passé d'extraordi- naire; Richard ne demandoit compte de rien; l'usage de son guide n'étoit pas d'en rendre: on dina, & on partit bientôt après, sans entrer en éclair- cissement.

On ne doit point imaginer cepen- dant que nos deux voyageurs gardas- sent toujours le silence en marchant. Au contraire, la conversation étoit ordinairement suivie, nourrie & ani- mée, dès que le terrain leur per-

mettoit de s'approcher assez l'un de l'autre.

Les différentes productions de la nature étoient presque toutes inconnues à Richard : on lui détaillait avec complaisance les façons de les cultiver, de les multiplier, & leurs différens usages. On lui faisoit connoître avec soin les lieux qui se trouvoient sur le chemin, & , si l'histoire les avoit rendu fameux, on rapportoit brièvement les actions auxquelles ils étoient redevables de leur célébrité ; Richard en écoutant, pensoit lire un des meilleurs livres qu'il eût lu de sa vie.

Ils marchaient depuis deux jours dans des terrains difficiles , lorsque la dame s'adressant à son compagnon de voyage : voici , lui dit-elle , ma chère Bekit, la frontière du pays de Galles, & nous touchons de près au terme de notre voyage. Ce soir je

vous
conn
capit
êtes
sœur
vous
filles
com
elles
cour
intel
tage
il vo
ques
pas
vos
ront
dero
ami
Voie
dre.
très

vous conduirai chez une dame de la connoissance de votre bon ami , le capitaine Senti ; vous savez que vous êtes sa fille : apprenez que je suis sa sœur. La bonne Galloise chez laquelle vous allez trouver un asyle , a deux filles très-aimables : elles feront vos compagnes. Dans le commencement , elles ne comprendront rien à vos discours , les leurs ne feront pas plus intelligibles pour vous ; c'est un avantage dont vous connoîtrez l'utilité : il vous débarrassera de beaucoup de questions épineuses , si vous n'aviez pas le temps de réfléchir & d'arranger vos réponses. Quand les dames pourront vous entendre , elles vous demanderont bien des choses relatives à leur ami le capitaine , à vous , à moi. Voici ce que vous pourrez leur répondre. Vous aviez perdu votre mère de très-bonne heure : emporté par son

goût pour les voyages , ou par les devoirs du service auquel il s'étoit attaché , votre père avoit confié votre éducation à un honnête fermier de Bridgewater, appelé William Orchard, & vous ne l'avez vu que fort peu. Vous ne me connoissiez pas davantage, moi qui suis sa sœur. Vos réponses doivent être courtes : évitez toute espèce de confidence ; votre bonheur dépend de votre discrétion. Le capitaine Senti a eu l'attention de prévenir la dame de notre arrivée, ainsi nous devons nous attendre à être bien reçues. Demain je vous quitte ; cette séparation fera douloureuse pour moi , ma chère Bekit ; mais je veillerai sans cesse autour de vous ; cependant mes attentions vous feront inutiles , si vous ne veillez à votre tour sur vous-même. Vous pourrez vous ennuyer dans la retraite où je vous ensevelis. Tant

mieux
dre de
espèce
sujet d
de la
porter
& diffi
Vous
cessair
du pay
entenc
la suite
comm
pas su
rez vo
telle.
entenc
vail :
plaisir
de l'a
nance
perfor

mieux , ma chère fille , il faut apprendre de bonne heure à souffrir cette espèce d'affection de l'ame. On y est sujet dans les plus brillantes situations de la vie , & si on ne fait pas la supporter , on est toujours malheureux , & difficilement sage.

Vous aurez ici une occupation nécessaire : c'est d'apprendre la langue du pays , pour parvenir à vous y faire entendre. Vous vous ferez gré , par la suite , d'avoir fait cette étude : & comme votre temps ne se trouveroit pas suffisamment rempli , vous pourrez vous délasser en faisant de la dentelle. Les filles de *Mistriss Bullcock* entendent parfaitement ce petit travail : elles vous enseigneront avec plaisir. Vous acquerez en même temps de l'adresse , & prendrez une conenance habituelle , convenable à une personne du sexe.

Mais, madame, interrompit Richard, d'un air un peu mécontent, vous me parlez toujours de mon sexe de fille : le garderai-je encore long-temps ?

Ecoutez, ma fille, reprit la dame d'un ton fâché, il viendra peut-être un temps où vous ferez au désespoir de ne l'être plus ; mais, madame, dit Richard... Mais, Bekit, reprit celle-ci, je ne suis point madame ; avez-vous oublié que je suis votre tante, & croyez-vous, par vos indocilités, vos impatiences, vos aigreurs, me paroître plus digne de conserver le sexe dont je ne vous ai fait perdre encore que l'apparence. Vous êtes à moi : vous êtes ce qu'il me plaît que vous soyez, agissez pour m'obéir, & parlez pour me plaire.

Richard jeta les yeux sur la tante, & vit de la sévérité dans ses regards. Porté à la respecter, à lui déférer par

inclin
il cru
alarm
pouff
lui je
de to
caress
On
c'étoit
Les v
usages
On ac
de res
meille
chamb
filles
compa
partan
que fa
être à
part
compo

inclination , par habitude , par instinct , il crut l'avoir mécontentée , & fut alarmé. La dame , craignant d'avoir poussé la réprimande un peu trop loin , lui jette les bras au col , l'embrasse de tout son cœur ; il lui rend ses caresses , & l'intelligence est rétablie.

On arrive chez *Mistriss Bullcock* ; c'étoit le nom de la dame Galloise. Les visages , les habits , la langue , les usages , tout étoit neuf pour Richard. On accueillit la dame avec beaucoup de respect , & lui , comme la fille du meilleur ami de la maison. Il eut une chambre commode ; la mère & les filles s'étudièrent à lui rendre leur compagnie agréable , & sa tante , en partant , lui laissa lieu de se flatter que sa nouvelle société ne lui pourroit être à charge , faute d'attention de la part des personnes dont elle étoit composée. Dès le lendemain , Richard

se trouva seul au milieu d'un petit peuple tout Gallois ; déjà lui-même en avoit l'apparence ; une des filles de Mistris Bullcock étoit de sa taille, on lui en avoit fait prendre les habits : il ne lui fut plus permis de les quitter.

Il est naturel de vouloir écouter les autres , & s'en faire entendre ; on ne doit point s'étonner si Richard s'appliquoit au Gallois de tout son cœur. Ses progrès , quoique rapides , n'étoient pas surprenans , l'esprit & la mémoire ayant été cultivés de bonne heure par l'étude. Au bout de quinze jours , il en favoit assez pour ne se laisser manquer de rien ; quinze jours après , il pouvoit nommer par leurs noms tous les objets qui entrent dans le cercle des idées communes ; bientôt il eut été en état de soutenir une conversation ordinaire. Cette applica-

tion

tior
la
fes
pro
fon
Les
pass
cilie
de l
avec
par
actio
quel
gant
étoit
nom
juge
le ré
Mistr
sans
tous
tém

T

tion se joignant à l'apprentissage de la dentelle , remplissoit une partie de ses momens ; les rêveries , & quelques promenades solitaires autour de la maison , occupoient passablement le jour. Les nuits étoient plus longues. Il les passoit à rêver à Dorothée , à concilier les espérances qu'on lui donnoit de la voir , de la posséder un jour , avec les moyens singuliers employés par son guide. Pesant avec soin les actions dont il avoit été témoin , si quelques-unes lui sembloient extravagantes , & confondoient sa raison ; tout étoit beau , sage , noble dans le petit nombre de celles dont il pouvoit être juge. Un desir ardent de le revoir étoit le résultat de ce combat de réflexions. Mistress Bulcock & ses filles animoient sans cesse ce sentiment , en lui parlant tous les jours du capitaine Senti , & témoignant leur inquiétude de ne pas

recevoir de ses nouvelles. Il pensa pouvoir tirer de ces dames quelques lumières , & leur demanda si leurs liaisons d'amitié avec le capitaine son père étoient anciennes. Il y a plus de dix ans , chère Miss , répondit Mistriss Bullcock , qu'un de ses amis & des nôtres nous l'amena. Depuis , il nous a presque toujours regardé comme sa famille , le pays de Galles comme son pays ; il nous a donné tous ses loisirs.

Mais , dit Richard , saviez - vous qu'il fût marié ?.... Je l'appris , il y a cinq ans , par occasion , reprit Mistriss Bullcock. Une dame du voisinage , de figure revenante , d'un bon âge , bien accommodée de la fortune , veuve d'un juge de paix , prit beaucoup d'inclination pour lui ; il paroissoit avoir de l'estime pour elle. Je fus comme chargée de négocier cette affaire. Le parti étoit très - avantageux.

Je fus surprise de l'éloignement de votre père pour un semblable établissement : je le pressai , & ce fut alors , qu'en me demandant le secret , il m'avoua qu'il étoit engagé , & avoit un enfant : j'ignorai même , ma chère Mifs , si vous étiez fille ou garçon.

Vous connoissiez sa sœur , madame , reprit Richard. Non , répondit Mistriss Bullcock. Jamais homme ne parla moins de lui , de ce qui lui appartient , que le capitaine. Ce n'est point par un effet de cette réserve de caractère naturelle à sa nation , nous autres Gallois ne sommes pas plus ouverts , pas plus francs que lui , mais il s'oublie avec les autres , & semble se perdre entièrement de vue.

Trouvez-vous , ajouta Richard , des traits de ressemblance marquée entre ma tante & lui ?

Beaucoup , reprit la dame ; elle est

moins brune, a la physionomie plus ouverte ; mais si elle mettoit la peruque blonde de son frère un peu en avant sur le nez , ce feroit son portrait.

Richard , pour ne pas s'exposer à des questions embarrassantes pour lui, cessa d'en faire ; d'ailleurs , lui disoit-on , rien de propre à l'éclairer ? Voici la conclusion naturelle qu'il en tiroit. L'être singulier qui s'est chargé de me gouverner , a pris l'apparence d'un homme connu & très-estimé , pour me donner entrée dans cette maison ; mais qu'y fais-je ? A quoi peut aboutir ce stratagème ?

Six semaines s'étoient passées de la sorte , quand le capitaine Senti surprit agréablement Richard & ses connoissances , par son arrivée imprévue. Richard ne s'avança point pour le recevoir , ne sachant si c'étoit le vrai ou

faux
se di
fance
rent
de la
raison
emba
nées
noit
porta
il av
dans
term
dans
cher
duire
avec
éloig
raiso
les d
main
Galle

faux capitaine. Bientôt ses inquiétudes se dissipèrent : un regard de connoissance, un coup-d'œil caressant le mirent à son aise. Le capitaine, entouré de la famille, rendoit compte des raisons de son silence : des affaires embarrassantes, heureusement terminées, en avoient été la cause. Il venoit de rendre des comptes très-importans, & relatifs aux emplois dont il avoit été chargé. Errant jusqu'alors dans les trois royaumes, il s'étoit déterminé à asseoir sa petite fortune dans le comté de Suffex, & venoit chercher sa chère Bekit pour l'y conduire. Mistrifs Bullcock lui reprocha avec amitié d'avoir choisi un séjour éloigné d'elle : il s'en excusa sur des raisons d'intérêt assez fortes, & disposa les dames à le voir partir le lendemain. La conversation étoit toute en Gallois, & le capitaine remarqua avec

plaîsir l'air d'attention & d'intelligence de Richard.

Le lendemain on se sépara avec des marques d'affection réciproques. Richard, dans la route, marchoit derrière le capitaine, examinoit sa grace à manier un cheval, son air délibéré militaire.

A quoi rêvez-vous, ma fille ? lui demande le capitaine, en langage gallois.

Avez-vous oublié l'anglois, capitaine ? répondit Richard.

Non, reprit le capitaine ; mais vous ferez bien de l'oublier. D'ailleurs, je puis être le capitaine Senti tout court pour ceux dont je suis connu ; mais vous & moi, ma fille, ne nous devons-nous pas des noms plus tendres ?

Je vous demande pardon, dit Richard ; nous changeons si souvent ensemble de relation, qu'en vous par-

I M P R O M P T U. 151

lant, j'oublie si je dois m'adresser à mon père, ou à ma tante.

Je veux, dit le capitaine, vous mettre à l'abri désormais de vos oublis & de vos distractions. Vous me verrez sous cette forme-ci jusqu'au moment où vous reprendrez un nouvel être. Alors je paroîtrai à vos yeux sous celle qui m'est naturelle: puissiez-vous par votre bonne conduite donner lieu à d'heureuses transformations.



==

L

NOU

S

No

de Su

tre ra

un vil

Trée

châtea

avoit

d'appa

mais a

& rob

mestiq

LE LORD

IMPROMPTU.

NOUVELLE ROMANESQUE.

SECONDE PARTIE.

Nos voyageurs arrivèrent au comté de Suffex , sans aventures dignes d'être rapportées. Ils s'arrêtèrent dans un village considérable , nommé Corn-Trée , à la porte d'un assez grand château , vis-à-vis duquel le capitaine avoit loué une maison petite , de peu d'apparence , meublée simplement , mais avec propreté. Une servante courte & robuste en composoit tout le domestique. Le capitaine Senti renvoya

sur le champ ses chevaux , & le petit ménage fut installé.

Le lendemain , Richard , à son réveil , trouva à côté de son lit un ajustement gallois neuf , complet , & du meilleur goût ; il le considéroit : le capitaine entra. Ma chère Bekit , lui dit-il , vous devez paroître ici une franche Galloise : le jargon que vous parlez est encore trop plein d'anglicismes ; il vous décéleroit : mais la décoration , que vous allez prendre , rendra l'illusion parfaite. Je vais vous aider à arranger ce corps de jupe , & avancer ce beguin sur vos yeux & sur vos tempes. Votre physionomie conservera ce qu'elle a de piquant , votre taille ne perdra rien de son élégance , vous ferez très-gentille , ma chère Bekit. Vous n'aurez plus de fatigue à prétexter maintenant ; prenez l'habitude de vous lever de bonne heure

Je vous fais l'intendante de mon petit ménage : la pourvoyeuse attend vos ordres , & sur-tout parlez gallois ; s'il vous échappe une phrase angloise , je vous reconduis au pays de Galles , & vous me perdrez de vue pour six mois. Votre gallois n'étant pas correct , la pourvoyeuse vous devinera à-peu-près ; en tout cas je vous traduirai.

Richard , novice dans son nouvel emploi , s'acquitta d'abord assez mal du rôle de maîtresse de maison ; mais habitué depuis deux mois à se plier à tout , il se mit au fait de son détail , & partagea son loisir entre ses occupations domestiques , & le tabouret à faire de la dentelle.

Le capitaine sortoit & rentroit à ses heures réglées. Arrivoit-il à la maison ? il venoit à Richard avec un empressement qui paroissoit toujours nouveau , & s'en séparoit avec un

regret aussi marqué. Les attentions de sa part étoient portées à l'excès. Son humeur étoit toujours égale , mais il n'aimoit pas à être contredit. Si son élève lui faisoit des questions , il répondoit avec une patience & une complaisance infinie à toutes celles qui ne sortoient point des bornes prescrites à la curiosité du jeune homme , parloit volontiers de Miss Dorothee , & toujours pour en donner des nouvelles consolantes , & se plaisoit à nourrir la douce espérance de la revoir un jour. Lui demandoit-on des choses relatives à la constitution du gouvernement , & aux mœurs des différens Etats de l'Europe , à leurs usages ? on recevoit les réponses les plus satisfaisantes , les plus capables d'éclairer. Les idées étoient précises , les définitions courtes , les différences caractérisées ; mais quelquefois l'élève , ou
par

par curiosité , ou pour embarrasser son instituteur , cherchoit à jeter la conversation sur les sciences abstraites , sur les mystères de la nature. Ne me tentez point , Bekit , répondoit le capitaine d'un ton sérieux. Quand je faurois toutes les vérités , ce qui n'est pas de l'essence d'un être fini , je vous cacherois même celles que vous devez apprendre. Etudiez , arrachez , si vous le pouvez des secrets à la nature , c'est l'unique moyen de devenir capable & judicieux : favant , vous ne pouvez pas l'être ; il feroit sans doute dangereux pour vous de le devenir trop. Après ce trait de morale , le capitaine quittoit le ton sévère , & retomboit dans le familier & le badin.

Un matin il rentra d'assez bonne heure avant dîner. Bekit , dit-il à Richard , il faut doubler notre ordinaire. Un de nos amis vient dîner avec

nous ; vous m'aidez à lui faire nos honneurs. C'est le ministre de la paroisse , un galant homme ; il aura de la peine à entendre votre gallois ; mais je vous servirai d'interprète ; du reste , il parle anglois comme vous & moi , vous ne perdrez rien de ce qu'il dira. Peut-être vous étonnera-t-il beaucoup , Bekit , mais soyez maîtresse de vous-même. Réglez votre attitude , vos mouvemens. Je jugerai par la façon dont vous allez vous conduire , du fond que je puis faire , pour la suite , sur votre prudence : ayez attention surtout de paroître moins froide à mon égard. Vous êtes du pays de Galles , on y respecte ses parens , mais on les aime encore davantage. Après cette courte instruction , Bekit préparée à quelque chose de nouveau , alla donner ordre à son ménage , & le ministre arriva pour l'heure du dîner.

Il s'appeloit M. Jackmann , homme qui tiroit sur sa cinquantaine , d'assez bonne mine , de peu d'esprit , mais d'ailleurs l'apparence d'un honnête homme , & d'un bon ecclésiastique. Il avoit beaucoup d'appétit , & parla peu pendant le repas ; cependant il laissoit de temps en temps échapper des regards du côté de Bekit : elle baissoit les yeux , déjà couverts de son beguin gallois : cependant il en admira la beauté , & en fit compliment au capitaine. Ensuite il demanda à la jeune Mifs , si c'étoit par attachement pour la façon de se mettre dans son pays , qu'elle ne s'habilloit point à l'angloise. Bekit crut devoir répondre , qu'elle suivoit moins son propre goût , que celui de son cher père. La réponse étoit en gallois , mais assez mêlée d'anglois , pour pouvoir être entendue du ministre , à-peu-près.

Bekit vous trompe, mon cher pasteur, dit le capitaine ; elle quittera la mode de son pays, lorsqu'elle parlera bon anglois. Bekit ne répondit rien , & la conversation tourna sur d'autres objets.

Vous avez bien fait , capitaine, disoit M. Jackmann , de venir vous établir dans ce village. La situation en est charmante , l'air y est sain , le terrain fertile , le peuple y est bon , vous ne pouviez mieux choisir un séjour dans toute l'Angleterre , pour y manger agréablement votre demi-solde. La dame du lieu , Mistriss Brown , veuve d'un homme de distinction , est une femme respectable à tous égards. Je vous en ferai faire la connoissance. Nous avons déjà parlé de vous : elle m'a même chargé de l'excuser , sur ce qu'elle n'a pu vous rendre votre visite ; elle est incommodée depuis quel-

ques jours. Elle vit d'ailleurs dans une grande retraite, & presque vis-à-vis de Miss Dorothee Nettling, sa nièce, que les suites d'une aventure assez ridicule ont forcée de se jeter dans ses bras.... Vous en aurez oui parler, capitaine : cette affaire a fait beaucoup de bruit.

Non, répondit le capitaine, je suis très-peu instruit des aventures de la contrée....

Oh ! il faut que je vous raconte celle-ci, reprit M. Jackmann ; elle est singulière ; je la tiens de Mistress Brown : elle s'est passée sous ses yeux.

Milady Nettling avoit un laquais beau comme un ange, chantant à ravir. Le laquais & Miss Dorothee faisoient tous les jours de la musique ensemble ; il paroissoit régner entr'eux beaucoup d'intelligence. Sir Georges crut avoir surpris son laquais faisant

violence à sa fille. Il tira l'épée , fit un vacarme étonnant , ordonnant à tous ses gens de monter à cheval pour courir sur le ravisseur , qui , dit - on , s'étoit évadé. Un grand seigneur , venu de Londres exprès pour épouser Miss Dorothee , s'en retourna comme il étoit venu. La jeune personne étoit déshonorée ; le croiriez - vous , monsieur ? ce laquais , ce galant , ce ravisseur étoit (Il montrait du doigt Bekit) étoit aussi dangereux que cette jeune Miss : c'étoit une fille.

Une fille ! reprit le capitaine , en a-t-on des preuves ? Ne dites-vous pas qu'il s'étoit sauvé ?

Mille preuves , reprit le pasteur , cent mille preuves plus claires que le jour. Miss Brown elle - même les a vues , les a tenues dans ses mains ; le château , les domestiques , tous les paysans des environs en sont convain-

cus. C'étoit la fille de Tom Cawsson, un riche particulier du comté de Kent : il est venu la réclamer, l'a conduite chez lui.... C'étoit une fille , vous dis-je ; c'en est encore une , à moins qu'elle ne soit mariée. La réputation de Miss Dorothée est parfaitement rétablie , & tout le monde a blâmé le baronnet de ses vivacités & de son indiscretion.

Rien n'est plus singulier , dit le capitaine. Il faut étouffer de rire , dit le ministre.... Miss Bekit ne rit point ! peut-être ne m'a-t-elle pas entendu ?... Pas tout-à-fait , dit le capitaine ; mais je lui expliquerai l'aventure , & elle en rira à son tour. En finissant ce propos , le ministre acheva de vider une bouteille d'excellent vin , se leva de table , & fortit.

Richard étoit demeuré stupéfait , la bouche béante. Quoi ! dit-il en anglois,

dès qu'il se vit seul avec le capitaine ,
Dorothée est à Corn-Trée ! elle croit
que je suis une fille ! on lui en a donné
des preuves plus claires que le jour....
C'est vous , monsieur , qui m'avez joué
ce tour , vous avez aposté quelque
fantôme.

Doucement , doucement , Bekit , re-
prit le capitaine ; vous en êtes aux
invectives , & vous oubliez le gallois
& mon nom. Jusqu'ici j'ai été plus
sage que vous ; pourquoi doutez-vous
de moi ? Votre maîtresse est à Corn-
Trée : vous êtes à deux pas d'elle ,
vous respirez le même air , & vous
vous plaignez. Sa réputation étoit
compromise , & peut-être perdue ; elle
étoit brouillée avec toute sa famille ,
& exposée pour l'amour de vous aux
chagrins les plus amers ; d'un coup de
baguette j'ai changé la scène , j'ai mis
les rieurs de son côté , & fait tomber

le r
plus
mém
il est
aussi
Elle
Je m
que
suppo
elle m
nable
m'eng
Persu
vous
faire
forte
à ces
plus
vous
inquié
Prene
reseau

le ridicule sur ceux qui méritoient plus qu'elle d'en être chargés. Je l'ai même vengée du Lord Scarecrew : il est bien mortifié aujourd'hui de l'avoir aussi légèrement dédaignée.

Elle me croit fille, ajoutoit Richard... Je ne trompe, répondit le capitaine, que ceux que j'ai intérêt de tromper ; supposez qu'elle eût cette opinion, elle ne seroit pas tout-à-fait déraisonnable, vos impatiences, votre humeur m'engageroient bientôt à la justifier. Persuadez-vous qu'il m'est aussi facile de vous faire ma fille, comme de me faire votre père. La punition seroit forte, & vous ne me pousserez point à ces extrémités. Je veux vous trouver plus docile, être content de vous, vous rendre heureuse. Cessez de vous inquiéter, quand je veille pour vous. Prenez votre tabouret ; achevez ce réseau de dentelle. Je fors, & ne veux

pas trouver à mon retour la trace d'humeur la plus légère. Le capitaine fortit en effet ; Richard prit son ouvrage , sans savoir ce qu'il faisoit ; ce qu'il devoit espérer ou craindre.

Tout avoit plû au ministre dans la maison du capitaine , ses façons , sa table , son vin , & surtout les beaux yeux de Bekit. Tant d'attraits l'attiroient vers le petit ménage , qu'il s'y rendit bientôt familier , & pour devenir utile & intéressant , s'il étoit possible , il proposa d'enseigner l'anglois à la jeune Galloise. Le capitaine fit très - sérieusement part à son pupille des bonnes intentions du pasteur : celui-ci s'en défendoit , comme d'une étude inutile ; il savoit mieux l'anglois que son instituteur prétendu. Apprenez toujours , ma chère Bekit , disoit le capitaine : dans le monde , si l'on ne veut désobliger personne , on est tous les

jours
gner
gens
persi
gré l
étoit
affec
dant
S'il
un m
pour
regar
cutie
rapie
moie
prop
pour
insup
des
plusi
nou
en
met

jours dans le cas de se laisser enseigner les choses que l'on fait par des gens qui les ignorent. Richard n'osant persister dans son refus devient, malgré lui, l'écolier du ministre. La leçon étoit longue & pesante, car il falloit affecter une grande ignorance. Cependant le maître étoit facile à tromper. S'il échappoit à Richard de prononcer un mot d'une manière trop correcte pour un commençant, le précepteur regardoit cette mal-adresse, dans l'exécution du rôle, comme un progrès rapide, en attribuant au moins la moitié de ce succès prétendu à sa propre suffisance. Il redoubloit le zèle pour presser les études, & fût devenu insupportable, s'il n'eût parlé souvent des personnes du château. Pendant plusieurs jours il en avoit donné des nouvelles assez indifférentes; mais il en apporta un matin qui pensèrent mettre Richard au désespoir.

Sir Archibald Hottwel , chevalier baronnet très-riche , ami de la maison de Mistrifs Brown , arrivoit de ses voyages. C'étoit un homme de bonne maison , un cavalier très-aimable : il étoit amoureux de Miss Dorothée ; la tante favorisoit ouvertement cette inclination , & les deux familles , de concert , pressoient une alliance également convenable aux deux partis.

Richard , déconcerté par ce récit , se fût trahi par une exclamation , si le capitaine , attentif à ses mouvemens , ne l'eût rassuré d'un coup-d'œil. Le ministre termina sa visite & donna lieu par sa retraite aux explications.

Voilà le terme de mes espérances , disoit Richard. Je serai venu dans cette ridicule mascarade pour être témoin du mariage !.... Eh ! qui suis-je , après tout , pour disputer le cœur d'une personne riche & charmante à un
homme

homme brillant de tous les avantages de la nature & de la fortune.

Vous êtes, reprit le capitaine, une petite Galloise très-inquiète, très-défiante, toute entière à vos premiers mouvemens. Un mariage projeté, est-il achevé ? Sur ce pied, je dois vous appeler Mistriss Jackmann, car mon ami, le ministre, m'a proposé de se donner à vous, avec cent livres sterlings de rente, dont il jouit de son patrimoine, deux cent livres qu'il retire de son bénéfice, les bijoux, la garde-robe, & tous les effets de feu madame Jackmann. Mistriss Brown, Miss Dorothee, tout le monde désire cette union ; vous me feriez presque souhaiter qu'elle eût lieu ; cependant vous croyez-vous mariée ?

M. Jackmann m'épouser ! moi ! & vous l'entretenez dans cette idée !

Je ne le flatte point, reprit le ca-

pitaine , je ne le défespère point. Je suis bon père , & ne veux pas forcer votre inclination....

Mais , dit Richard , me proposez-vous sérieusement de me marier avec cet ecclésiastique ?

Je vous propose , dit le capitaine , de ne rien croire légèrement , d'en user obligeamment avec les personnes dont les vues nous font honneur. M. Jackmann prêche demain , & nous invite à venir l'entendre : nous lui devons cette marque d'attention.

L'heure du sermon arriva. M. Jackmann vint chercher Bekit & son père pour les placer , à ce qu'il disoit , de la manière la plus avantageuse. On s'arrête à la porte d'une chapelle ; on entre ; on fait asseoir Richard : il étoit , sans le savoir , dans le château. Il lève les yeux : Miss Dorothee , dans une tribune en face de lui , est le premier

objet qu'il apperçoit. Elle étoit belle comme un ange. Un cavalier , qui ne cédoit en rien du côté des avantages extérieurs , étoit assis derrière elle, & lui parloit.

Que la fausse Galloise fut déconcertée à ce spectacle imprévu ! Que de passions s'élèvent dans son ame ! l'amour, la jalousie, la crainte d'être reconnue.... Le capitaine , attentif à tout , lui serre la main , lui parle à l'oreille , lui ordonne de prendre courage. L'office étoit commencé , les dames étoient à leurs prières , & Richard eut le temps de se remettre , avant de devenir l'objet de leur attention ; mais il ne put éviter les lorgnades de sir Archibald. Ce cavalier profite d'un intervalle entre l'office & le sermon , se penche à l'oreille des dames , & montre la Galloise : bientôt toute la tribune a les yeux de ce côté.

Ce qui n'étoit qu'un objet de curiosité pour *Mistress Brown*, en devint un de surprise & même de saisissement pour *Dorothée*. La ressemblance la frappa. Ne se croyant point observée, elle ne détourna point les yeux de dessus *Richard*; éloignée de soupçonner que ce pût être lui-même, elle ne revenoit point de l'étonnement que lui occasionnoit une aussi parfaite ressemblance; & *M. Jackmann* acheva de débiter son homélie, sans s'être attiré la plus légère attention de sa part. *Richard*, toujours lorgné par *Sir Archibald*, observé avec tant d'attention par *Dorothée*, beaucoup regardé de *Molly*, n'avoit pas levé les yeux. Le capitaine avoit un air froid & désintéressé, comme s'il n'eût rien su, rien vu, n'eût pris aucune part à ce qui se passoit. Il se préparoit à retourner chez lui. *M. Jackmann*, suivi d'un domes-

tiqu
dine
tain
il se
fans
l'em
étoi
dire
capit
exan
loua
dit c
Miss
doit
tant
bég
yeux
phys
trait
étoi
repre
gallo

tique du château, vient l'engager à diner de la part des dames. Le capitaine accepte ; Richard est entraîné : il se trouve vis-à-vis de Miss Dorothée, sans avoir eu le temps de réfléchir sur l'embarras d'une pareille entrevue. Il étoit entré les yeux fermés, pour ainsi dire. Mistrifs Brown lui fit, ainsi qu'au capitaine, un accueil caressant. On examina l'ajustement gallois, on en loua la propreté, l'arrangement. On dit des choses obligeantes sur la figure. Miss Dorothée ne disoit mot, & regardoit avidement, surprise de trouver tant & aussi peu de différence. Le béguin gallois, avancé jusque sur les yeux & sur les tempes, changeoit la physionomie, & en quelque sorte les traits. La taille, les habitudes du corps étoient dénaturées, le tout ensemble représentoit, d'une manière vraie, une galloise jeune & timide, fille d'un

officier réformé, recherchée en mariage par M. Jackmann : mais cela ressembloit étrangement à Richard.

On sert le dîner. Placé en face de Sir Archibald & de Dorothée, Richard ne pouvoit lever la vue sans rencontrer la leur attachée fixément sur lui. Le baronnet adressoit souvent la parole à la jeune Miss ; il donnoit un tour galant à ses expressions : Dorothée, quoique d'un air un peu distrait, lui répondoit avec douceur & poliment. Chaque mot de cet entretien étoit un coup de poignard pour la fausse galloise ; dans son idée, Mistriss Brown regardoit déjà ce cavalier comme son neveu, & la nièce le traitoit en amant. Le chagrin, la jalousie étoient à leur comble ; heureusement, le caractère habituel de sa physionomie n'étoit pas assez connu, pour que le désordre pût en être remarqué ; déjà l'attention étoit

entraînée d'un autre côté, profitant d'une question que lui avoit faite Sir Archibald , le capitaine racontoit un fait assez extraordinaire dont il avoit été témoin. Sa narration étoit pleine de feu , de précision , d'agrément , d'intérêt ; on s'y attachait , & Dorothée seule , demeurant occupée de la figure & des mouvemens de Richard , il eut le temps de respirer & de se reconnoître.

Le repas finit , l'heure de se séparer arrive : Mistriss Brown témoigne beaucoup de satisfaction au capitaine d'avoir fait sa connoissance & celle de sa fille ; elle & Dorothée embrassent Bekit , & on se quitte.

La jeune Miss fut sensible à l'éloignement de la galloise ; le mouvement dont elle étoit agitée étoit confus ; quelque chose de plus fort qu'une inclination naissante lui parloit en faveur de

cette jeune étrangère : d'ailleurs, peut-on se séparer sans regret du portrait d'un amant chéri ? Pour Richard, il étoit hors de lui-même. L'impression du baiser que lui avoit donné Dorothée avoit passé dans son cœur ; il étoit encore sur ses lèvres imprimé avec des traits de feu, la raison étoit égarée, la tête étoit perdue. M. Jackmann & le capitaine le reconduisoient en le tenant sous le bras, & le portoient pour ainsi dire. Le bon ministre félicitoit son ami de l'effet prodigieux de sa visite dans le château : son mérite y avoit subjugué tout le monde, & Sir Archibald lui-même déclaroit hautement qu'il feroit toutes les avances pour gagner son amitié, s'il lui étoit possible d'y réussir.

D'après ce discours du bon ministre, on ne doit point être surpris de voir s'établir une liaison intime entre les

deux
tes le
taine
visite
& B
tous
jama

M
ne v
la vu
liaric
& v

Je
doit
à la
qui
de m
dev

I
repr
ne

deux maisons. Sir Archibald fait toutes les avances imaginables au capitaine; Mistrifs Brown & Dorothée visitent exactement sa prétendue fille, & Bekit devient leur compagnie de tous les jours; mais elle ne rentroit jamais chez elle de bonne humeur.

Ma fille, lui disoit le capitaine, je ne vous conçois pas; vous jouissez de la vue, de la conversation, de la familiarité de la personne que vous aimez, & vous ne paroissez pas contente?

Je n'aimois qu'éperdûment, répondoit Richard, & vous me faites aimer à la fureur. Je ne vois que des choses qui m'enchantent, me mettent hors de moi & me désespèrent; mon bonheur devient impossible....

Impossible! dit le capitaine: Oui, reprit Richard; voulez-vous que je ne le croie pas? Voulez-vous m'épar-

gner le plus affreux tourment ? Eloignez Sir Archibald. . . .

Vous ne le voulez pas pour rival, repartit le capitaine, il faut donc l'avoir pour amant. . . .

Pour amant ! moi ! s'écria Richard, quelle nouvelle ridiculité ! . . . Que cela soit ridicule ou non , dit le capitaine, vous prendrez patience , autrement vous m'exposeriez à la perdre. En finissant cette petite dispute, le capitaine fortit, & laissa Bekit seule. Cela ne lui étoit pas arrivé depuis quelque temps. Il étoit très-assidu à la maison, & lui avoit tenu fidèlement compagnie.

Il n'y avoit pas un quart - d'heure qu'il étoit absent, quand Sir Archibald entra. Surpris de ne trouver ni M. Jackmann, ni le capitaine, il aborda Bekit d'un air d'enthousiasme. Quelle nouveauté, belle enfant, vos gardiens éternels vous ont abandonnée ! Cela

tient
dre q
ne f
non,
baron
fon
core
lui,
prém
la ga
villag
qu'un
d'un
peu
fixen
avec
anno
Arch
poin
mon
n'ai
chèn

tient du prodige. Bekit voulut répondre que le capitaine l'aimant beaucoup, ne se séparoit d'elle qu'à regret. Et non, non, mon petit ange, reprit le baronnet, il n'y a pas d'excès dans son attachement. Veuf & jeune encore, vous devenez un embarras pour lui, & pour se mettre à son aise, il prémédite de vous faire l'économe & la garde-malade d'un vieux curé de village, & il vous obsède, de crainte qu'un ami ne vous éclaire sur les suites d'un engagement aussi absurde, aussi peu fait pour vous. Richard regardoit fixement le joli baronnet, attendant avec curiosité la suite d'un entretien annoncé par un semblable début. Sir Archibald se voyant écouté, suivit sa pointe. Que j'ambitionnois, dit-il, le moment de vous parler tête-à-tête ! Je n'ai pu vous voir sans émotion, ma chère Bekit : dès le premier jour,

vous avez dû le démêler dans mes regards; nous avons toujours été observés; il a fallu me contraindre: jamais on n'aima plus vivement, plus ardemment que je vous aime.

En faisant cette déclaration cavalière, le baronnet s'étoit faisi d'une main & la baisoit. Richard la dégagea. Vous vous trompez, Sir Archibald, lui dit-il, vous pensez être auprès de Miss Dorothee.

Non, je ne me trompe point, charmante Bekit, repart vivement le baronnet. Dorothee a du mérite; nos parens veulent nous arranger, & je me prête à cette union sans répugnance; mais quelle différence entre l'estime que je ressens pour elle, & le goût passionné qui m'emporte vers vous! Je vous adore, ma chère Bekit; je ne puis vivre sans vous posséder; j'y sacrifierois ma fortune & ma vie, mais laissez-moi

laissez-moi
dispro
mesqu
Lond
ger m
fort d
Sir
sion ,
Richa
dérob
le rep
lés , m
bruit ,
tude
capita
gallois
préter
pagnie
chaleu
taine;
sieur ,
tardé
To

laissez-moi vous dérober à ce mariage disproportionné, à cette vie frugale & mesquine, à ce misérable petit village. Londres vous attend, venez-y partager ma fortune, venez-y faire votre fort & le mien....

Sir Archibald, emporté par sa passion, étoit tombé aux genoux de Richard, les lui ferroit, cherchoit à dérober quelques petites faveurs; on le repouffoit avec des bras assez potelés, mais très-nerveux, on entend du bruit, le baronnet reprend une attitude décente. M. Jackmann entre; le capitaine le suit de près, & trouve la galloise l'air fort allumé entre ses deux prétendants. Elle attendit que la compagnie fut retirée pour exhaler sa petite chaleur. Se voyant seule avec le capitaine; vous me l'aviez promis, monsieur, lui dit-elle; vous n'avez pas tardé à me tenir parole, la tête tournée

à Sir Archibald, autant qu'à M. Jackmann. Je ne mets point les passions burlesques que je fais sur le compte de mes tristes charmes; les vôtres y peuvent plus que les miens. Cela peut vous être utile, & à moi; je le veux croire, mais ces gens vous comblent d'amitiés. Ce sentiment qu'ils vous témoignent en toute occasion, a été jusqu'ici la mesure des égards, des ménagemens que j'ai eu pour eux. M. Jackmann m'ennuie à périr; je n'aime point Sir Archibald; je le regarde maintenant comme votre victime, & il me fait pitié. Quelle conduite dois-je tenir avec eux? Prévoyez-vous une fin à mon embarras & à leur folie?

Mais sérieusement vous me grondez, Bekit, reprit le capitaine d'un air enjoué. Je pensois avoir mérité plus d'amitié, de confiance de votre part, & que vous seriez plus tranquille sur

ce qui se passeroit autour de vous , soit que j'y prisse part ou non ; mais vos passions vous rendent difficile à gouverner ; vous lasseriez peut-être la patience d'un autre , mais la mienne est égale à ma tendresse pour vous , & par conséquent n'a pas de bornes ; jusqu'ici vous avez été contente de moi : refuserez-vous de vous conduire encore quelque temps sur mes avis ? Doutez de tout ce que vous voyez ; suspendez votre jugement sur mon compte , sur celui d'autrui , & laissez-moi suivre mes desseins sans les troubler.

Mais comment , dit Richard , dois-je me conduire avec les étranges courtisans que vous m'avez fait ?

Ne leur battez ni froid ni chaud , reprend le capitaine , ils suivront leur petite pointe , mais ils n'iront pas loin.

Richard est encore une fois résigné.

Il voit tous les jours Sir Archibald dans la maison du capitaine & au château; mais ne se trouvant jamais seul avec lui, il en est quitte pour recevoir quelques œillades lancées à la dérobée par le baronnet, ou pour un tendre serrement de main; c'étoit fort peu de chose; mais un soir il trouva ce billet dans son métier à dentelles :

A la charmante Miss Bekit.

„ Vos malheurs & les miens tou-
„ chent à leur comble. J'ai ouï le capi-
„ taine, Mistrifs Brown & Jackmann
„ s'entretenir de votre mariage, il se
„ décide sous huit jours. Oh, mon
„ ange, vous laisserez-vous sacrifier à
„ ce vieux prêtre? On n'a nul mén-
„ gement pour vous, en aurez-vous
„ pour quelqu'un, au hasard d'être
„ malheureuse toute votre vie? Pre-
„ nez conseil, ma chère Bekit, de

„ votre cœur & de votre amant. Déro-
 „ bez-vous à des vues mercenaires ,
 „ bourgeoises & économiques ; dispo-
 „ sez de moi & de ma fortune. Votre
 „ discrétion à mon égard me persuade
 „ que je ne vous suis point indiffé-
 „ rent. Oh quelle vie délicieuse ! Quel
 „ enchaînement de plaisirs nous atten-
 „ dent ! Une voiture se trouvera de-
 „ vant votre porte le soir que vous
 „ voudrez la souhaiter. Elle vous con-
 „ duira à Londres. Un petit apparte-
 „ ment commode , une compagnie
 „ agréable & complaisante vous y rece-
 „ vront , y charmeront l'ennui de votre
 „ solitude pendant le peu de jours
 „ que mes affaires & la nécessité de
 „ cacher notre intelligence me force-
 „ ront à rester ici. Que j'aurai à souf-
 „ frir , ma chère Bekit , pendant ce
 „ court intervalle qui doit éloigner
 „ nos plaisirs ! Avec quel ravissement

„ vous rejoindrai-je ! Mais peut-être
„ dois-je à vos seules bontés le secret
„ que vous avez gardé au capitaine
„ sur ma passion. Ne me désespérez
„ pas , ma chère Bekit , qu'un regard
„ de vos yeux , un mot de votre main
„ m'apprennent que vous approuvez
„ la tendresse & les projets de l'amou-
„ reux. ”

ARCHIBALD HOTTWELL.

Tenez , monsieur , dit Richard , en remettant cette lettre au capitaine , épouserai-je Jackmann ? Me laisserai-je enlever ?

Les deux partis sont violens , reprit le capitaine , & je pense que nous en pourrons prendre un autre plus avantageux pour vous ; en disant cela , il mettoit froidement la lettre de Sir Archibald dans sa poche , il la retire un instant après , & la déchire. J'ai ,

poursuivit-il, reçu des lettres de la province de Cornouailles, elles me forcent de prendre de petits arrangements où vous avez part. Je sors, & vous expliquerai à mon retour le succès de mes soins.

Richard demeura seul, rêvant à la lettre, aux projets de Sir Archibald, à l'air froid & dégagé dont le capitaine prenoit ces événemens.

Un moment après, raisonnant avec lui-même : il force, disoit-il, par des moyens naturels, un jeune homme à m'aimer, peut-il ne pas excuser les dérèglemens d'une passion qu'il a fait naître?.... Il a reçu des lettres de Cornouailles, il doit prendre des arrangements à ce sujet : j'y aurai part!... Qu'ai-je à démêler avec la province de Cornouailles?... Plus je vais en avant, moins je pénètre les vues de cet homme... Que dis-je, cet homme!

Ne fais-je pas qu'il est femme quand il lui plaît ? Sais-je ce qu'il est ? Il me retient sous ce déguisement bisarre, exige de moi des démarches ridicules, expose tout ce qui m'environne à en faire, & je m'oublie cependant ; je me plais avec lui ! Veux-je contester quelque chose, je me sens forcé de me rendre ; subjugué par l'ascendant qu'il a pris sur moi ; je ne démêle même pas la nature de la violence que j'éprouve, elle ne m'est point pénible, elle semble prendre sa force dans mon propre cœur ; la résistance m'est impossible, l'obéissance aisée ; aucun remords ne la fuit ; mon ame s'y repose comme dans l'accomplissement d'un devoir.... En vérité je m'y perds.... Je suis enforcé comme Jackmann, comme Archibald, comme tous ceux que le hasard approche du....

Le capitaine, en rentrant, mit fin

à c
mes
pou
laiss
y a
dom
Jack
arra
pou
le te
vous
thée
A
Rich
nuel
Il
teau
eh b
instar
faire
ne v
la pa

à ce soliloque. Ma chère Bekit, dit-il, mes affaires me forcent à m'absenter pour quelques jours. Il falloit vous laisser seule dans cette maison, vous y abandonner à la discrétion d'un domestique. Je me suis confié à M. Jackmann; on vient de prendre un arrangement, sans doute plus agréable pour vous : vous passerez au château le temps que doit durer mon voyage, vous y ferez compagnie à Miss Dorothée.

A Miss Dorothée, dit vivement Richard; & verrai-je encore continuellement Sir Archibald?

Il faudroit donc le bannir du château, dit le capitaine d'un air rêveur; eh bien, ajouta-t-il, Bekit, après un instant de silence, vous me forcez à faire des choses extraordinaires.... Vous ne verrez plus Sir Archibald; oubliez la part que vous avez à son aventure,

& ne prononcez pas même son nom. Mais après ce trait de complaisance, je puis exiger de vous que vous continuiez de régler votre conduite sur mes avis. Vous touchez au moment d'une épreuve bien délicate; pourrez-vous soutenir du matin au soir la vue, & peut-être les caresses, de la personne que vous aimez, sans trahir votre secret? Cependant votre bonheur dépend de ce point essentiel. Si vous êtes démasqué, Dorothée est compromise, mon honneur devient suspect, votre personne exposée, & vous n'avez pour perspective qu'une retraite obscure dans le pays de Galles. Mais si, oubliant que vous n'êtes pas une fille, vous étiez capable d'abuser de la confiance que votre déguisement vous attirera, vous savez que je puis quelque chose; la vengeance suivroit de près l'intention, & prévienendroit infaillible-

ment la faute, par la métamorphose la plus humiliante pour vous.

Le capitaine n'eut pas le temps de donner de l'étendue à l'instruction. M. Jackmann venoit de la part des dames prendre Bekit pour la conduire auprès d'elles.

Le capitaine est parti. La galloise n'a point trouvé Sir Archibald au château; elle est devenue la compagne de Miss Dorothee, passe tous les jours avec elle, & les nuits dans un cabinet joignant à la chambre de la jeune personne, & où couchoit déjà Molly; on la caresse, on la sert avec attention; on va au-devant de ses moindres fantaisies. La situation étoit assez douce; cependant elle se vit exposée à un revers dès le lendemain du départ du capitaine. On propose de l'habiller à l'angloise: elle devoit être charmante sous cette parure; on suit cette idée

avec feu, la garde-robe est étalée; Richard a beau s'en défendre; on lui suppose un petit entêtement qui ne peut avoir de motif raisonnable: Molly a la main sur le beguin gallois pour l'arracher. Le jeune homme se voyant au moment d'être découvert, perd la tête, & bientôt l'usage des sens: c'est ici où le danger redouble. On va couper son lacet; on va le mettre presque à nud. Heureusement M. Jackmann arrive; il voit sa pauvre Bekit étendue sur le parquet. On lui dit la raison de cet accident, le bon ministre vient à elle, la prend dans ses bras, gronde tout le monde. Richard revient au son bruyant de la voix de son protecteur, reçoit un verre d'eau de sa main. L'évanouissement, la garde-robe, tout se dissipe, & les dames ont renoncé à leur projet.

Miss Dorothee disoit à sa tante, comment

ment
pensé
petite
jolie;
Elle
deux
ce n'é
Ce
la ro
mais
De
bien c
compl
volon
tique,
aventu
Jackm
Miss
préjug
gnoit
matine
airs qu
T

ment M. Jackmann peut-il , à son âge , penser à lier son sort à celui d'une petite sauvage ? C'en est une : elle est jolie ; mais elle n'a pas le sens commun.

Elle ressemble à Miss Cawsson comme deux gouttes d'eau , disoit Molly , mais ce n'est que par la figure.

Ce discours de Molly faisoit monter la rougeur aux joues de Dorothee , mais on n'y faisoit pas d'attention.

De son côté , Richard s'appercevoit bien du mauvais effet de son peu de complaisance ; mais il abandonnoit volontiers son caractère gallois à la critique , pourvu qu'il se vît à l'abri d'une aventure de l'espèce de celle dont M. Jackmann venoit de le tirer.

Miss Dorothee lui pardonnant ses préjugés , ses petits travers , lui témoignoit ses bontés ordinaires , passoit les matinées entières avec lui , répétoit les airs qu'il lui avoit appris à Clostern ,

jetoit les yeux sur lui dans les endroits les plus tendres , & si Richard sembloit ne pas la regarder , elle levoit les épaules.

Un moment après , elle prenoit un livre. Elle avoit l'habitude de lire haut du françois le matin , pour se perfectionner dans la prononciation de cette langue. En lisant elle jetoit les yeux sur la fausse galloise , & continuant de parler françois du même ton dont elle auroit lu dans son livre : Pauvre Richard ! disoit-elle , voilà vos traits ; mais où est votre ame ?.... Je n'entends plus parler de ce digne Ecclésiastique qui vient à Clostern m'entretenir de votre part. Aimable Miss Cawsson , toujours Richard pour moi , qu'il me fit de plaisir en m'apprenant votre innocente ruse , les ménagemens délicats que vous aviez pour ma réputation ! Qu'il soulagea mon cœur en

m'ap
faiso
je p
fans
est l
Où c
Il m
soit
mes
Rich
de c
prés
aux l
je n
deva
je vo
M
repri
çois.
avec
tour
petit

m'apprenant que votre naissance ne faisoit pas de honte à la mienne; que je pouvois me livrer à mon penchant sans rougir. La fortune, ajoutoit-il, est la seule barrière. Et peut-être.... Où est-il cet homme bienfaisant?... Il m'a promis de revenir. S'il connoissoit ma tendresse, mes impatiences, mes inquiétudes, mes alarmes.... Ah! Richard, mon cher Richard! Un toit de chaume avec vous me sembleroit préférable aux richesses, aux dignités, aux honneurs dont on me flatte. Non, je n'aimerai que vous.... Je le jure devant cette idole qui vous ressemble; je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.

Mifs s'interrompit un moment, & reprit avec vivacité toujours en françois. Cette sotte galloise me regarde avec les yeux de Richard. Elle me fera tourner la tête. Les larmes suivirent ce petit emportement.

Qu'on s'imagine ce qui se passoit dans l'ame de Richard. Que de choses surprenantes, flatteuses, attendrissantes pour lui ! Quel étoit ce généreux Ecclésiastique, se disant envoyé à Clostern de sa part, instruit du mystère ignoré de lui-même ? Quoi ! sa maîtresse uniquement occupée de lui, le préférant à toute la terre, tourmentée d'inquiétudes si vives sur son compte ! Que d'efforts il falloit faire pour ne point se trahir, se précipiter aux genoux d'un objet adoré & adorable ! Il souffroit à ne pas lui découvrir tout ce qu'une ame sensible, reconnoissante, passionnée à l'excès peut souffrir ; mais il pouvoit encore se maîtriser lui-même jusqu'à ce qu'il eût vu Dorothee verser des larmes. Alors il cesse un moment de se posséder, il jette son métier à dentelles, se lève l'œil enflammé, les bras ouverts....

Il va parler. A l'instant les menaces du capitaine reviennent à sa mémoire, & frappent vivement son imagination. Il se rappelle qu'il va perdre Dorothée pour toujours. L'odieuse jupe qu'il porte semble déjà prendre racine sur lui. Il retombe sur son siège. Qu'avez-vous, dit-il, dans son demi-gallois, d'une voix altérée, tremblante, aimable Mifs ? Il me semble que vous pleurez.

Ce n'est rien, Bekit, reprit Dorothée, un peu confuse & trop préoccupée pour avoir remarqué le désordre de la fausse galloise. . . . Je lis un roman françois. Il m'a attendrie, & feroit le même effet sur vous si vous pouviez le lire comme moi. Après cette réponse, Dorothée alla s'enfermer dans son cabinet, sans doute pour ne pas avoir de témoin de ses larmes : se reprochant d'avoir laissé voir tant d'émotion à une

étrangère, qui pouvoit, malgré son peu d'expérience & d'esprit, en pénétrer en partie les motifs.

De son côté, Richard rendu à lui-même goûtoit la sensible douceur d'aimer & d'être aimé aussi tendrement. Il faisoit couler des larmes : il eût donné son sang, sa vie pour les faire cesser ; mais la crainte de faire évanouir des espérances si chères à tous les deux, le forçoit à garder son secret. Il appréhendoit néanmoins des épreuves un peu plus vives, il souhaitoit & craignoit d'être témoin d'une scène semblable à celle qui venoit de l'enivrer de joie en lui déchirant le cœur : heureusement il ne s'y trouva pas exposé. Mifs ne voulut plus se compromettre, & le capitaine revint du comté de Cornouailles. Il s'informa de la conduite de sa fille, reçut des réponses dont il eut sujet d'être content ;

remercia les dames des bontés dont elles avoient comblé Bekit, & la reconduisit à sa petite maison.

Tout va bien, Bekit, Jackmann viendra aujourd'hui; nous lui recommanderons notre maison, & partirons pour la province de Cornouailles, où d'importantes affaires nous appellent.

Je ne reverrai donc plus Miss Dorothee? dit Richard.... Vous reprenez demain l'habit cavalier, répondit le capitaine; pensez-vous pouvoir vous présenter au château avec assurance dans cet équipage?...

Je ferai demain habillé en homme, dit Richard.... Vous en aurez du regret, ma chère Bekit, repartit le capitaine, & je vous l'avois prédit. Rendez justice à mon art; prenez plus de confiance en moi.... Je n'en manquai jamais, mon cher père, répondit tendrement Richard, & après les biens

que j'ai reçu de vous, je puis m'y abandonner entièrement.... Nous verrons, Bekit, reprit le capitaine. Vous croyez pouvoir compter sur vous-même; moi je vous connois, & vous crains par rapport à vous: vos sentimens chancelleront encore.

Richard se croyoit à l'abri de toutes ses défiances. Dans la meilleure intelligence possible, il accompagna son père au château, prit congé des dames & de M. Jackmann. Le capitaine conservant sa maison à Corntrée, & n'annonçant qu'un voyage pour quelques semaines au plus, l'espoir de se revoir bientôt rendit à tout le monde l'idée de la séparation supportable.

Le lendemain le capitaine réveille Richard avant le jour, & lui fait prendre les habits annoncés de la veille, ils étoient dans une grande simplicité. Une voiture à deux, aussi étoffée que

commode, se présente; des chevaux de poste y sont attelés : on part.

Jusqu'au moment où l'on entra dans le comté de Cornouailles, Richard ne vit rien de neuf dans sa situation, hors les noms de Richard & de mon fils que lui donnoit constamment le capitaine. Du moment qu'on eut mis le pied dans la province, la conversation prit un tour aussi sérieux qu'extraordinaire.

Jusqu'ici, dit le capitaine au jeune homme, mon cher fils, il ne m'a pas été permis de penser à assurer votre fortune & votre état. Il est temps de donner une attention réfléchie au choix que vous devez faire. Vous êtes homme : vous vous devez à la société : il faut que vous y jouiez un rôle. Consultez vos dispositions & vos penchans. Je ne prétends gêner, ni vos goûts, ni vos inclinations : prenez un parti,

Richard : je vous ouvre la porte à tous les emplois que vous connoissez , & vous impose la seule nécessité d'arrêter votre choix & de le suivre en homme d'honneur... Vous ne me répondez point , Richard ! Doutez-vous de mon affection , de mes bontés ?... Sont-ce les bornes de mon pouvoir qui vous alarment ?.... Essayez de me croire , mon fils , & décidez-vous.

Richard encore une fois défiant , malgré lui , crut devoir ne pas se laisser pénétrer. Je m'ignore moi-même , répondit-il ; à peine connoissant les différens états par leurs noms , comment en balancerois-je les inconvéniens , les devoirs , avec mes propres ressources & mes besoins ?

Le capitaine s'engage à l'aider dans son choix. Tous les états passent en revue ; moins ils peuvent convenir à l'époux de Dorothee , moins ils ont

d'attraits pour Richard. Naturellement le jeune homme rapportoit tout à cette idée, même en regardant la conversation comme un simple jeu d'esprit. Le moyen qu'une personne riche, autant qu'aimable, devint le partage d'un commerçant, d'un simple gentilhomme campagnard, d'un ministre ecclésiastique, d'un juge de paix, ou d'un officier subalterne? On trouvoit de l'inconvénient à tout. Cependant, mon fils, disoit le capitaine, il faut vous décider : il faut être quelque chose. Je vous ai proposé les conditions communes. Je vous eusse vu vous y attacher sans regret. Le bonheur ne dépend pas du degré d'élévation ; mais votre ambition se porteroit-elle plus haut ? Voudriez-vous être un membre de la chambre des pairs ? Un Lord d'Angleterre ?

Vous insultez à mon néant, par ce

triste badinage , reprit Richard ; mes vues doivent être plus modestes. Trêve de modestie , reprit le capitaine : en vous mettant à portée de choisir , je n'ai pas prétendu vous borner. Expliquez - vous : voulez - vous être Lord , Richard ?

Comme il vous plaira , répliqua le jeune homme , impatienté , & voulant faire finir la plaisanterie : je veux être Lord : je veux être Pair : où est ma Pairie ?

Votre Pairie , reprend le capitaine ; faisons arrêter nos chevaux.... On en découvre plusieurs du haut de la montagne où nous sommes.... Choisissez.... Ce château me paroît plus élevé , plus considérable , plus noble que les autres ; vous conviendrait - il ? Oui , reprit Richard , qui aspirait à un dénouement quelconque..... Eh bien , ajouta le capitaine , je vous embrasse , Milord-
comte

comte de Westfield , accordez vos bontés au capitaine Senti , qui s'honorera désormais du titre de votre gouverneur..... Postillon , droit au château de Westfield....

Le postillon obéit. La chaise vole. Richard pense que son guide , son ancien père , sa mère , sa tante , son nouveau gouverneur , &c. a perdu le sens , ou croit lui-même rêver.

On entre dans la cour du château. Des valets-de-pied , couverts de livrées , viennent d'un air attentif présenter la main au capitaine pour lui aider à descendre ; il la refuse honnêtement. Aidez à Milord , leur dit-il , en leur montrant son compagnon de voyage. Alors les domestiques s'emparent avec respect de Richard , le soulèvent , pour ainsi dire , de la voiture & le portent sur l'escalier du perron , tenant au vestibule du château. Alors son gou-

verneur le prend par la main , lui fait traverser des appartemens superbes , au milieu de beaucoup de gens qui s'inclinent en les voyant passer. Ils entrent dans un cabinet. Un homme modestement vêtu y étoit assis ; il se lève en les voyant , vient au-devant d'eux. Le capitaine lui dit deux mots à l'oreille : aussitôt cet homme passe une porte , la tire après soi & disparaît.

Richard ouvroit de grands yeux , & regardoit autour de lui d'un air tenant de la stupidité. Tout-à-coup il entend du bruit : la même porte s'ouvre à deux battans : un homme de cinquante ans , d'un aspect vénérable , en sort : l'ordre de la jarretière éclate en broderie sur son habit. Il aborde affectueusement le capitaine , regarde quelque temps Richard , l'embrasse d'un air satisfait. Brave Sentri , dit-il , je suis content , & vous aurez sujet de

l'être. Notre monde est ici , conduisez le Lord dans son appartement ; il doit avoir besoin de repos. Il faut lui faire faire une toilette ; car je veux qu'il paroisse à son avantage. J'en use familièrement avec lui , il le trouvera bon. Je le laisse entre vos mains : nous nous reverrons à diner.

Richard , sans ouvrir la bouche , suivit son gouverneur. On le conduisit dans un très-bel appartement : deux valets-de-chambre s'emparent de lui , le déshabillent. On lui fait prendre une robe de chambre de fatin d'hollande à fleurs d'or : on la couvre d'un peignoir ; on le frise. Un surtout d'écarlate , relevé d'une broderie aussi légère que brillante , prend la place du déshabillé , & rend l'ajustement complet.

Pendant la toilette , le capitaine assis à côté d'une croisée lisoit tranquillement une brochure tombée par hasard

sous sa main. Les valets-de-chambre ont disparu. Richard, magnifiquement vêtu & tout d'une pièce, est vis-à-vis d'une glace sans se reconnoître, pour ainsi dire sans se voir.

Comment se trouve votre seigneurie, Milord, lui demande le capitaine ? Se peut-il que l'heureux changement de ses affaires ne lui occasionne point de satisfaction ?

Je dors, j'en suis sûr, dit Richard. Ceci n'est qu'un rêve, ou vous m'entourez d'illusions. Comment dois-je vous regarder ?

Ce ne sont, Milord, ni des illusions, ni des rêves, répond le capitaine, & votre gouverneur n'est pas en peine de la façon dont vous le regarderez aujourd'hui : cependant il vous conseille de quitter cet air d'étonnement qui éclipse en partie vos avantages naturels. Vous allez paroître dans le

grand monde; faites-vous un effort; prenez un peu d'aisance, sans perdre de votre modestie; en attendant que vous fassiez des preuves plus essentielles de votre vertu, montrez-vous digne par une honnête assurance du rang où votre choix vous a placé.

Un domestique interrompit le capitaine : il venoit avertir Richard que sa seigneurie étoit attendue pour dîner. Le capitaine le prend gaiement par la main & le conduit dans la salle à manger. Le même Seigneur, à qui le capitaine avoit présenté Richard, y étoit déjà rendu; il vient au devant de son nouvel hôte, de l'air le plus caressant, le fait asseoir à côté de lui. Deux hommes de qualité, d'environ trente ans, distingués par des ordres, & le capitaine Senti formoient toute la compagnie.

Il ne se dit rien d'intéressant pendant

le repas. Lorsque l'on eut deffervi , les domestiques étant retirés , le seigneur , à côté duquel Richard étoit assis , le prend par la main , & s'adressant aux deux autres assis vis-à-vis de lui : Milords , leur dit-il , je vous ai proposé de prendre le nom & les armes de ma maison ; vous ne l'avez pas voulu ; vous avez pensé sans doute que mes ancêtres & moi lui avions fait trop peu d'honneur pour qu'elle valût la peine d'être relevée. J'en ai l'entêtement ; mais vous croiriez vous dégrader par cette complaisance , & je cesse de l'exiger. Voici un jeune homme plus téméraire. Il veut bien se charger , après moi , d'empêcher ce vieux château de tomber en ruines , & de perpétuer en Angleterre l'humble & médiocre race des comtes de Westfield.

Cette harangue parut confondre ceux à qui le Lord s'adressoit. Ils re-

gardoient Richard avec des yeux étonnés. Lui, devenu plus rouge que son habit, paroissoit beau comme un ange.

Vous ne répondez rien, disoit l'ancien Lord aux autres : vous devez me connoître. Vous pensez à vous, & ne faites cas que de ce qui vous touche. Trouvez-vous extraordinaire que j'aie quelque retour vers moi ?

Mais, Milord, reprit un des jeunes seigneurs, on ne donne pas le bien de ses enfans par fantaisie : on ne fait pas porter un nom comme le vôtre, & qui nous touche d'aussi près, par un premier venu.

Premier venu, ou non, reprit le Lord, il me plait, je l'adopte, & ne suis pas en peine d'être applaudi du choix. Cependant j'ai une proposition à vous faire. Je ne veux ni blesser la justice, ni mécontenter les miens. Vous connoissez mon porte-feuille : il est à

moi , & je suis sûr que vous en faites cas : je le donne à ce jeune homme , si le dessein dont je vous ai fait part vous révolte.

A cette proposition les jeunes Lords , presque de concert , s'écrient : Milord est maître de ses volontés ; on le croit soigneux de son honneur , judicieux ; on ne s'opposera jamais....

Ne pas s'opposer , Milords , ce n'est pas me servir , reprit l'ancien , & je n'ai que vous pour faire mes affaires ; j'ai besoin de la cour , & n'y veux connoître personne. Nous allons passer dans mon cabinet , & je vous donnerai les instructions & les papiers nécessaires pour réussir. Ce n'est pas tout : je veux marier mon comte de Westfield , & richement : il doit tenir un état dont vous & moi n'ayons pas à rougir , & si vous le voulez ,

cela devient possible, sans trop intéresser notre fortune.

Les jeunes Lords répondirent qu'ils étoient entièrement dévoués à Milord. Votre complaisance me charme, ajouta celui-ci : il y a, poursuivit-il, dans le comté de Devon un baronnet d'une extraction mince, de peu de mérite, mais d'une fortune très-ample : il a une fille unique dont on dit du bien : je la veux ; mais il ne me convient pas de faire des démarches auprès de cet homme : vous-mêmes n'avez pas besoin d'en faire ; c'est une créature de votre ami le Lord Hallifax : il vous le livrera pieds & poings liés : il me faut six mille livres sterling de rente, en fonds de terre, Voilà le gros de mon projet. Passons dans mon cabinet, vous en apprendrez les détails. Capitaine Senti, dit le Lord, en se tournant de son côté, prenez soin de votre

élève. Les Lords sortirent. Le capitaine conduisit Richard dans le parc du château.

Ils marchoient tous deux sans rien dire. Ils arrivèrent dans un endroit couvert, & obscurci à dessein par la quantité des arbres que l'on avoit fait croître autour sans ordre & sans symétrie. C'étoit une de ces solitudes ménagées à plaisir, pour jeter de la variété dans un parc où l'on voyoit d'ailleurs des beautés de tous les genres. Un tronc d'arbre, en apparence renversé par le vent, étoit le seul siège qu'on y trouvât. Richard s'assied, le chapeau enfoncé sur les yeux, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'un homme absorbé par ses rêveries.

Milord a l'air triste, dit le Capitaine. Ne m'appellez point, Milord, répondit Richard. Je ne le puis être :

je ne veux pas l'être. Je vole ici l'état à quelqu'un, & ne veux point m'élever par une bassesse. On me flatte, on m'enivre des plus douces espérances qui puissent toucher mon cœur; on fait tout pour ébranler ma religion; mais on ne l'a pas détruite. Vous-même me parlez sans cesse de vertu; mais vous ne me guérissez point de mes défiances. Un mouvement de tendresse m'emporte vers vous, & je le regarde comme mon plus dangereux ennemi. En un mot, Magicien, Fée, Esprit, Ange, Démon ou Diable; qui que vous soyiez, faites-vous connoître de moi. Vous avez toujours lu dans mon cœur, ainsi je ne saurois avoir de secret pour vous. Vous m'avez connu de la douceur, de la flexibilité, de la déférence; mais vous ne m'avez surpris dans aucuns de ces mouvemens de pusillanimité ou de crainte dont j'aie à rougir

devant vous. Quittez cette apparence qui vous est sans doute étrangère, montrez-vous à moi ; vous ne m'effrayerez point : ou le malheureux Richard se regardant comme votre jouet , vous quitte , & tente les moyens les plus extrêmes pour vous éloigner de lui à jamais.

Non , mon fils , mon cher fils , lui répondit-on , en l'embrassant avec tendresse , nous ne nous séparerons point : vous me connoîtrez , vous m'aimerez , vous serez ma consolation & ma joie. Non , je ne suis ni Fée , ni Magicienne , ni Esprit , ni Ange , ni Démon ; je suis un être de votre espèce , & quelque chose encore de moins. Je suis une femme , une foible femme : enfin , vous êtes dans les bras de Rebecca Westfield , sœur du maître de la maison où nous sommes , veuve de Sir Patrice q-Beathon ,

◆ Berthon , & mère de ce pauvre Richard que j'embrasse.

Vous, femme ! vous, ma mère, s'écria o-Berthon transporté. . . Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Je me suis refusé aux tendres mouvemens qui m'emportoient vers vous ; j'ai voulu vous fermer mon cœur ; je vous ai méconnue ; j'ai été assez malheureux pour vous manquer ! J'embrasse vos genoux.

Vous n'avez point de tort , mon cher fils , ou votre mère en est complice.... Mais , reprit o-Berthon , quel enchaînement de merveilles ! Comment , par quels moyens les avez-vous opérées ? Tout vous obéit dans la nature.

Hélas ! reprit sa mère , mon cher fils , votre imagination seule m'a obéi. Je m'appergus que je l'avois étonnée , la première fois que je vous vis sous le déguisement de Bohémienne , qu'un hasard m'avoit fait prendre ; vous étiez

devant vous. Quittez cette apparence qui vous est sans doute étrangère, montrez-vous à moi; vous ne m'effrayerez point : ou le malheureux Richard se regardant comme votre jouet, vous quitte, & tente les moyens les plus extrêmes pour vous éloigner de lui à jamais.

Non, mon fils, mon cher fils, lui répondit-on, en l'embrassant avec tendresse, nous ne nous séparerons point : vous me connoîtrez, vous m'aimerez, vous ferez ma consolation & ma joie. Non, je ne suis ni Fée, ni Magicienne, ni Esprit, ni Ange, ni Démon; je suis un être de votre espèce, & quelque chose encore de moins. Je suis une femme, une foible femme : enfin, vous êtes dans les bras de Rebecca Westfield, sœur du maître de la maison où nous sommes, veuve de Sir Patrice O-Berthon,

◆ Berthon , & mère de ce pauvre Richard que j'embrasse.

Vous, femme ! vous, ma mère, s'écria o-Berthon transporté. . . Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Je me suis refusé aux tendres mouvemens qui m'emportoient vers vous ; j'ai voulu vous fermer mon cœur ; je vous ai méconnue ; j'ai été assez malheureux pour vous manquer ! J'embrasse vos genoux.

Vous n'avez point de tort , mon cher fils , ou votre mère en est complice.... Mais , reprit o-Berthon , quel enchaînement de merveilles ! Comment , par quels moyens les avez-vous opérées ? Tout vous obéit dans la nature.

Hélas ! reprit sa mère , mon cher fils , votre imagination seule m'a obéi. Je m'appercus que je l'avois étonnée , la première fois que je vous vis sous le déguisement de Bohémienne , qu'un hasard m'avoit fait prendre ; vous étiez

dans une espèce de danger, il falloit
 vous en tirer. Je devois travailler à
 fixer notre état encore incertain. J'a-
 vois besoin de votre soumission, de
 votre confiance entière : je voulois
 vous connoître & vous éprouver. L'idée
 du prodige vous ayant saisi, je réso-
 lus de la fortifier pour m'emparer de
 vous par ce moyen ; un peu de bon-
 heur, un peu d'adresse & votre heu-
 reuse simplicité m'ont fait réussir. Mes
 vues d'ailleurs sont remplies : voilà
 tout le merveilleux ; mais comme toute
 espèce de déguisement devient défor-
 mais inutile entre nous , il est temps
 que vous acheviez de nous connoître
 tous deux.

Fin du troisième Volume.

